

Pierre Zaccone

Éric le mendiant

suivi de

Un clan breton

BeQ

Pierre Zaccone

Éric le mendiant

suivi de

Un clan breton

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 417 : version 1.01

Pierre Zaccone (1817-vers 1889), bien oublié aujourd'hui, écrivit de nombreux romans ; ce sont principalement des romans feuilletons ou des romans policiers. *Éric le mendiant* a paru en 1853, et sous un autre titre, *la Folle du Conquet*, en 1887.

Éric le mendiant

Édition de référence :
Paris, Hippolyte, Bisgard, Éditeur.

I

Le 15 juin 1848, un paysan et une jeune fille sortirent de bon matin du bourg de Lanmeur, et s'acheminèrent vers le petit village de Saint-Jean-du-Doigt, situé à quelques lieues de là, sur le bord de la mer.

Il pouvait être sept heures.

La journée promettait d'être superbe ; le ciel étendait au-dessus de leurs têtes son éclatante tenture bleue, frangée de nuages blancs ; le soleil sortait étincelant des montagnes lointaines ; le souffle frais du matin courbait les arbres en fleur, et semait sur la route les gouttes odorantes que la rosée venait d'y verser. Il régnait de toutes parts un calme, une paix, une sorte de recueillement pieux, mêlé de doux et ineffables tressaillements ; on eût dit que la terre encore à demi assoupie luttait en soupirant contre les dernières étreintes de la nuit, et qu'elle murmurait doucement sa

prière au dieu du jour.

Le paysan portait le costume breton dans toute son austère simplicité – le chapeau rond à larges bords, la veste de drap noir, le long gilet brun, la ceinture de couleurs diverses, la culotte large et flottante, les guêtres de toile, et les souliers ferrés. – Il était grand et fort, robuste et nerveux, fumait une pipe grossière, et s'appuyait, en marchant, sur un énorme *peu-bas*, ce rude instrument des *vendette* bretonnes.

Cet homme pouvait avoir une cinquantaine d'années environ ; – mais il était encore si extraordinairement bien taillé, son visage, qui rappelait dans son ovale anguleux, le type primitif des Kimris, présentait un cachet si éclatant de fermeté et d'ardeur, il y avait dans son regard tant de feu, dans son allure, tant d'activité, que c'est à peine si on lui eût donné quarante ans.

On l'appelait dans le pays le *père Tanneguy*, et c'était le dernier descendant mâle de la famille des Tanneguy-Duchâtel.

Quant à la jeune fille qui le suivait, c'était sa propre fille ; elle s'appelait *Margaït*, ce qui veut

dire Marguerite en breton.

Marguerite avait seize ans : belle, comme doivent l'être les anges, elle n'avait point encore réveillé son âme, qui dormait enveloppée dans les douces illusions de l'enfance. Elle vivait auprès de son père, heureuse, souriante, folle, et ne cherchait point à deviner pourquoi, à de certains moments, elle sentait son cœur battre avec précipitation, pourquoi une tristesse indéfinie imprégnait parfois sa pensée d'amertume et de mélancolie : quand ces vagues aspirations s'emparaient d'elle, ouvrant tout à coup sous ses pas des routes ignorées, elle accourait auprès de son père, lui racontait avec naïveté ses tourments et ses désirs ; et trouvant alors une force surnaturelle dans la parole douce et grave du vieillard, la tempête passionnelle soulevée dans son cœur se taisait, et la tristesse fuyait, la laissant candide et calme comme auparavant !...

Le jour elle courait, suivant dans ses capricieux détours la petite rivière artificielle qui alimentait les prairies dépendantes de la ferme : elle allait gaie, rieuse, folâtre, cueillant les

pervenches et les bluets, pourchassant le papillon aux ailes diaprées, écoutant le chant des oiseaux ou le cri des bêtes fauves.

Si elle rencontrait un malheureux qui lui tendait la main, elle ouvrait sans hésiter la petite bourse où elle renfermait le trésor de ses modestes épargnes, et jetait généreusement une petite pièce d'argent dans la main du mendiant.

Bien souvent elle rentrait à la ferme sans la moindre obole ; et alors si son père lui disait, en prenant un air grondeur :

– Margait ! Margait ! vous avez fait bien des folies !

– Bon père, répondait-elle avec candeur, j'ai rencontré tant de malheureux !

Et son père l'embrassait ; il était fier d'elle, comme elle était heureuse de lui.

Aussi, quand Tanneguy, conduisant sa fille par la main se rendait le dimanche à l'église du bourg, c'était à qui chanterait sur leur passage les plus jolis *guerz* bretons.

Les vieillards saluaient le père qui passait

gravement au milieu d'eux.

Les jeunes gens souriaient à la jeune fille dont le regard éclatait de franche gaieté.

C'était un doux murmure où l'admiration et le respect étaient mêlés et confondus, et qui les accompagnait jusqu'au seuil de la vieille église gothique, comme un pieux et touchant concert !

Telle était Margait.

Jamais le moindre souci n'était venu mettre une ride sur son front si pur ; jamais la plus légère inquiétude n'avait troublé la sérénité calme de son cœur.

Elle allait à travers la ville comme le voyageur à travers les forêts vierges de l'Amérique, écoutant avec ravissement les douces harmonies de la nature, admirant les merveilles de cette vigoureuse et féconde végétation, s'oubliant, enfin, dans la contemplation de sublimes beautés que l'art ne peut égaler.

Margait ne se doutait pas même des amères douleurs qui peuvent faire la vie triste et désespérée, et elle buvait sans crainte à la coupe

d'or des joies terrestres dans laquelle, jusqu'alors, aucune larme n'était encore tombée de ses beaux yeux !

Depuis quelque temps cependant Margait grandissait à vue d'œil, ses formes se développaient avec grâce, ses épaules s'arrondissaient comme sous l'amoureux ciseau d'un sculpteur invisible, une flamme discrète brillait sous ses paupières brunies.

La pauvre enfant ne comprenait pas bien encore ce qui se passait dans son cœur ; elle s'étonnait naïvement de ces changements merveilleux, et s'effrayait même quelquefois, en admirant le triple diadème de jeunesse, de grâce et de candeur dont la nature couronnait son beau front.

Le vieux Tanneguy et sa fille marchèrent ainsi pendant une heure environ, le premier, saluant de la voix et du geste les paysans que l'aube matinale appelait aux champs, la seconde, envoyant un bonjour et un sourire aux jeunes filles du bourg qui partaient pour le marché. — Toutefois, il est bon de remarquer que ces

échanges de politesse empruntaient, de la part des passants, un caractère particulier de contrainte et de froideur ; mais le père Tanneguy n'y prit point garde... Peu à peu, la route devint plus solitaire ; ils ne rencontrèrent, à de longs intervalles, que quelques voyageurs isolés, dont le visage leur était inconnu, et quand le soleil s'éleva à l'horizon, ils se trouvèrent seuls, à un endroit où la route se bifurque tout d'un coup.

Il y a, en cet endroit, deux chemins qui conduisent par des détours différents, à un même but. L'un, plus roide et plus rocailleux, offre au voyageur les sites pittoresques, mais nus et désolés de la côte ; l'autre, qui n'est qu'un petit sentier creux, descend par une pente insensible jusqu'à la mer.

Le vieux Tanneguy se tourna alors vers sa fille, et lisant d'avance dans ses yeux :

– Margait, lui dit-il, avec un tendre et paternel sourire, quel chemin prendrons-nous aujourd'hui ?...

Margait battit des mains sans répondre, frappa la terre de ses petits pieds impatients, et s'élança

en poussant un doux cri de joie vers le chemin creux.

Le vieux Breton la regarda un moment s'enfoncer et disparaître dans le sentier plein d'ombre, puis, ayant secoué sur son pouce la cendre de sa pipe éteinte, il serra le *peu-bas* qu'il tenait à la main, et pressa le pas pour rejoindre sa fille.

Le soleil s'était levé, et sa vive lumière semblait tomber en pluie d'or, à travers les branches d'arbres qui s'arrondissaient en berceau au-dessus du sentier : les oiseaux cachés sous les feuilles vertes saluaient les premières splendeurs du printemps ; et les deux ruisseaux qui côtoient le sentier, passaient, en chantant, sous les fleurs embaumées de leurs rives !

La nature a un langage inconnu et mélodieux qui remue profondément le cœur et fait doucement rêver.

Le vieux Tanneguy sentit une singulière tristesse s'emparer de son esprit, et il laissa sa pensée s'envoler un moment vers les mondes infinis de l'imagination.

Quant à Margait, elle était déjà loin !...

Elle avait détaché le chapeau de paille aux larges bords, par lequel elle avait remplacé ce jour-là la coiffe traditionnelle des filles de Bretagne ; ses longs cheveux flottaient au vent sur ses épaules, et la blonde enfant courait devant elle, avec un fol enivrement.

De temps en temps seulement, quand après avoir arraché aux revers du chemin, bon nombre de fleurs bleues et jaunes, elle se retournait tout à coup, et n'apercevait plus derrière elle la silhouette aimée du vieux Tanneguy, elle remontait en courant la pente qu'elle venait de descendre et s'empressait de reprendre, pour un moment, sa place accoutumée auprès de son père.

Ce n'est pas que Margait eût peur de se trouver ainsi seule au milieu du sentier ; Margait n'avait peur que des farfadets et des sorcières, et elle savait bien que les sorcières et les farfadets ne battent pas la campagne pendant le jour. Mais Margait aimait son père, et quand les papillons, la brise ou les fleurs ne lui inspiraient plus de graves distractions, son cœur tout entier revenait

à son père bien-aimé !

C'était une noble enfant que Marguerite, et le vieux Tanneguy n'ignorait pas quel pur trésor Dieu lui avait envoyé !...

Dans un de ces moments, où emportée loin de son père, par l'élan de sa course, la blonde enfant ne songeait plus qu'à pourchasser les papillons et les vertes *demoiselles*, elle atteignit un endroit solitaire où la route se dégage tout à coup des petites haies vives qui jusque-là masquent l'horizon et permet au regard de planer au loin sur les vastes grèves de l'Océan.

Soit que Marguerite se sentît touchée de la beauté du spectacle qui s'offrait si inopinément à ses yeux, soit qu'une autre cause eût fait naître en elle un sentiment mêlé de crainte et de joie, elle s'arrêta aussitôt et croisa ses deux bras demi-nus sur sa poitrine ! Puis, comme si la gaieté qui l'avait accompagnée jusqu'alors, l'eût tout à coup abandonnée, comme si même une certaine terreur se fût emparée d'elle, elle regarda instinctivement à ses côtés ne sachant si elle devait avancer ou reculer !...

Enfin, elle parut prendre son parti en brave, tourna vivement sur elle-même, et après un nouveau mouvement d'hésitation, elle reprit sa course, et s'en alla rejoindre son père qu'elle ne tarda pas d'ailleurs à apercevoir.

La cause des craintes et des hésitations de Marguerite est trop naturelle et a trop d'importance dans cette histoire, pour que nous en fassions plus longtemps un secret au lecteur.

Disons donc de suite, qu'au moment où la jeune fille atteignait l'extrémité du sentier où nous l'avons vue s'arrêter, un jeune homme, vêtu d'un costume élégant du matin, venait à elle, monté sur un magnifique cheval de race.

C'était presque un enfant encore... Il avait des yeux vifs et noirs, de longs cheveux bruns qui tombaient en boucles le long de ses tempes, et la petite moustache noire qui décrivait une courbe gracieuse sur sa lèvre, faisait ressortir la belle pâleur de sa peau...

Le jeune cavalier n'avait point remarqué Marguerite, ou s'il l'avait remarquée, il ne l'avait assurément pas reconnue, car il continua sa route,

sans chercher à accélérer le pas tranquille de sa monture.

Son regard errait vaguement à droite et à gauche et sa pensée suivait son regard.

Il rêvait !...

Il rêvait... à ces mille choses douces ou graves, charmantes ou terribles, qui se présentent fatalement à tout homme qui entre dans la vie !...

Il se disait qu'il avait vingt-deux ans déjà, que la vie s'ouvrait devant lui, et qu'il ne savait quelle route choisir, parmi toutes ces routes qui s'offraient à lui.

Il se demandait quel sentiment inconnu, étrange, évoquait en son cœur enthousiaste le spectacle de l'Océan, ou cette sublime et triste harmonie des grandes solitudes.

C'était un enfant encore, et devant le problème insondable et irrésolu de la vie humaine, il se sentait hésiter, et il avait peur !...

Quand le vieux Tanneguy et le jeune cavalier se rencontrèrent, le visage du premier parut s'épanouir, et il lui fit un signe de tête plein de

bienveillance et de sympathie. – Bonjour, monsieur Octave, lui dit-il en le saluant de la main, j’espère que vous voilà matinal aujourd’hui.

Le jeune cavalier avait arrêté son cheval, et après s’être incliné devant le père de Marguerite, il avait envoyé à cette dernière un sourire particulier qui témoignait de relations antérieures.

Puis, il se retourna vers Tanneguy.

– Il a bien fallu se lever de bonne heure, lui répondit-il en lui tendant une main que le Breton serra avec une affection toute paternelle, ma mère est allée à Morlaix ce matin, et je vais à sa rencontre.

– Madame la comtesse est bien ?... demanda Tanneguy.

– Fort bien, je vous remercie, répondit le jeune homme.

– Ah ! nous avons souvent parlé de vous, Marguerite et moi, poursuivit Tanneguy après un moment de silence ; il y a déjà quelque temps qu’on ne vous a vu à la ferme, et je vous croyais

reparti pour Paris...

– Non, interrompit Octave, et je n'ai nulle envie de repartir encore... mais j'ai eu de graves préoccupations depuis que je ne vous ai vu...

– Des préoccupations politiques ?... fit le vieux Tanneguy en souriant avec bonhomie.

– Peut-être bien ! répondit Octave en jetant à la dérobée un regard sur Marguerite.

Marguerite devint rouge comme une cerise.

Mais le jeune homme était pour le moins aussi embarrassé que la jeune fille, et après quelques paroles banales échangées encore avec Tanneguy, il les salua tous deux par un geste gracieux, leur promit d'aller bientôt les voir à leur ferme de Lanmeur, et enfonça lestement ses éperons dans les flancs de son cheval.

La noble bête prit aussitôt le trot, et monture et cavalier disparurent un instant après aux regards de Tanneguy et de sa fille.

Quand ces derniers l'eurent perdu de vue, ils prirent silencieusement leur chemin, et se dirigèrent du côté de Saint-Jean-du-Doigt, dont

on voyait déjà poindre à l'horizon les premières maisons...

À l'extrémité du village, sur une petite langue de terre, qui avançait presque aux bords de la grève, et derrière un bouquet d'arbres touffus, dont les tons verts et vifs, se détachaient nettement sur le fond sablonneux de la côte, s'élevaient les blanches murailles d'une sorte de cottage solitaire.

Dès qu'ils aperçurent cette charmante habitation, un rayon de joie brilla un moment dans les regards de Tanneguy et dans ceux de sa fille, et, instinctivement, ils pressèrent le pas et hâtèrent leur marche...

Cette habitation, c'était le presbytère de Saint-Jean-du-Doigt !...

II

Le bourg de Saint-Jean-du-Doigt est loin d'offrir à la curiosité du touriste ce que le touriste est habitué à chercher en Bretagne, c'est-à-dire des monuments d'une haute antiquité, ou quelque objet digne d'être soumis à l'appréciation des antiquaires de Paris. — À part son église dont quelques parties rappellent, avec assez de fidélité, l'architecture du quinzième siècle, et un vase d'argent richement ciselé, que l'on y conserve comme un don authentique fait à la commune par la reine Anne, le petit bourg ne présente guère d'intérêt au voyageur, que sa position pittoresque, et la beauté du site qui l'entourne !

Le voisinage de la mer imprime à tout paysage un caractère de force et de grandeur ; il y a dans le spectacle de cette immensité sans horizon, comme dans la sauvage harmonie de ces vagues incessamment agitées, quelque chose qui fascine,

tourmente le regard et imprègne l'âme d'une tristesse amère et douce à la fois...

En présence de cette page sublime du livre de la nature, c'est en vain que l'on chercherait à nier Dieu... Dieu est là, il faut courber le front et adorer !...

Saint-Jean-du-Doigt est bâti sur les deux versants opposés d'une petite vallée, que la mer envahit souvent dans les jours de grande marée.

Par suite de cette disposition naturelle du village, la population s'est partagée presque également en marins et en laboureurs.

Pendant la semaine, le village n'est habité que par les femmes, les vieillards infirmes et les mendiants ; quand le temps n'est pas absolument mauvais, les laboureurs vont aux champs, tandis que les matelots gagnent la haute mer.

Ce jour-là, Tanneguy et Marguerite ne furent donc pas surpris de trouver Saint-Jean-du-Doigt presque désert, et de n'apercevoir de loin en loin que quelques vieilles femmes occupées à filer le lin, ou quelques vieillards qui se rendaient à

l'église.

Ils traversèrent ainsi le petit village, et arrivèrent en peu de temps au presbytère.

Celte habitation est l'une des plus heureusement situées de toute la côte ; placée sur le versant de l'est, elle domine à pic la vallée et la grève qui s'étend jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'horizon. Rien n'a été négligé pour augmenter le charme de sa situation. À droite et à gauche de la cour d'entrée, s'élèvent deux bâtiments de forme rustique, où l'on enferme pendant la nuit les bœufs et les chevaux de labour ; au fond se détache vivement sur le ciel bleu la silhouette blanche du presbytère, à moitié caché derrière les arbres fruitiers du petit verger qui le précède.

C'est là que résidait l'abbé Kersaint.

Avant d'être curé de Saint-Jean-du-Doigt, il avait été longtemps vicaire à Lanmeur, et c'est dans cette dernière localité qu'il avait connu Tanneguy. C'est lui qui avait baptisé Marguerite, c'est lui encore qui avait donné à la femme de Tanneguy les suprêmes consolations de la

religion.

L'abbé Kersaint était un de ces nobles et vénérables prêtres qui exercent leur saint ministère avec la sérénité d'une conscience pure et l'élan courageux d'une âme dévouée à l'humanité. À Saint-Jean-du-Doigt, comme à Lanmeur, il était devenu le père naturel des pauvres de la commune, et, sur toute la côte, on ne prononçait son nom qu'avec une sainte et pieuse vénération.

Tanneguy et Marguerite connaissaient le presbytère, pour y être venus fort souvent déjà ; ils poussèrent donc la porte sans sonner, et entrèrent dans la cour.

Un énorme chien gardait le seuil de la porte, mais il reconnut vraisemblablement dans ces nouveaux hôtes deux figures de connaissance, car après avoir relevé la tête, et fait entendre un grognement sourd et inarticulé, il se recoucha nonchalamment à deux pas de sa niche, et regarda passer les visiteurs...

Ainsi rassurée par l'attitude bienveillante du cerbère breton, la petite Marguerite quitta aussitôt

la main de son père, et courut devant elle.

Déjà les voyageurs avaient été signalés, et la blonde enfant atteignait à peine le seuil de la porte, que l'abbé Kersaint lui-même arrivait à leur rencontre.

– C'est donc toi, Margait, dit le vieillard en prenant les mains de l'enfant avec une paternelle tendresse, allons, voilà une bonne journée, puisque je te vois, et que tu es en bonne santé...

– Monsieur le curé est bien bon...

– Et nous sommes toujours sage ?...

Marguerite rougit un peu et leva les yeux vers son père qui approchait.

L'abbé Kersaint fit quelques pas, et tendit cordialement la main à ce dernier.

– Le ciel soit avec vous, Tanneguy, lui dit-il, vous êtes un heureux père, et c'est une chose rare que de vous voir sur la côte... il ne vous est rien arrivé au moins depuis que je ne vous ai vu ?...

– Oh ! rien, répondit Tanneguy en serrant la main que lui tendait le vieillard, rien, monsieur l'abbé, si ce n'est que la république nous a

envoyé quelques préoccupations que nous n'avions pas auparavant !... Mais, Dieu merci, tout prospère à Lanmeur ; la moisson s'annonce bien ; les foins ont peut-être un peu souffert, mais les blés seront magnifiques, et tant qu'il y aura de quoi faire du pain au pays, les pauvres gens n'auront pas trop à se plaindre...

– Vous avez raison, interrompit l'abbé avec un soupir, mais il y a bien des pauvres gens dans nos campagnes...

En parlant ainsi, ils étaient entrés dans le presbytère ; l'abbé avait fait passer ses hôtes dans la salle à manger, et on leur avait servi une collation frugale.

Toutefois, Marguerite grillait du désir de parcourir le jardin et le verger ; le bon curé s'en aperçut, il fit un signe à Tanneguy, et ce dernier permit à l'enfant de s'éloigner.

Cette dernière ne se le fit pas répéter, et quelques secondes après, on entendit les éclats de sa voix fraîche et sonore, retentir autour de l'habitation.

– Une belle et joyeuse enfant que le bon Dieu vous a donnée là !... dit le vieil abbé, lorsque Marguerite eut disparu.

Tanneguy sourit avec un faux air de modestie, à travers lequel éclatait tout son orgueil de père.

– C'est ma seule consolation, répondit-il gravement, Dieu m'avait repris la mère, c'était bien le moins, n'est-ce pas, qu'il m'envoyât un de ses anges pour la remplacer !...

– Elle se fait grande déjà...

– Seize ans à peine !...

– Et vous ne songez point à la marier ?...

Tanneguy sourit encore, et montrant du geste Marguerite qui courait en ce moment sous les fenêtres de la salle à manger :

– La marier !... répondit-il, voyez-la... elle n'aime que les fleurs et les papillons ; elle naît à peine, la pauvre enfant ; je veux qu'elle ignore longtemps encore les soucis et les préoccupations de la vie ; tant qu'elle le voudra, je serai là pour lui épargner les douleurs qui sont le partage de la femme, et si Dieu me la conserve, comme il me

l'a donnée, je ferai en sorte qu'elle ne connaisse de ce monde que les pures joies et les bonheurs réels...

Puis le vieux Tanneguy ajouta, mais cette fois avec une sorte de complaisance paternelle :

– D'ailleurs, dit-il, Marguerite sera un jour, s'il plaît à Dieu, le plus riche parti de Lanmeur. Voilà bientôt seize ans que je travaille pour elle... J'ai au pays une ferme qui m'appartient en propre, et qui est d'un assez bon rapport... j'ai acheté dernièrement quelques bons arpents de terre ; avec une belle paire de bœufs, et quelques chevaux de labour, cela lui fera une dot présentable. Marguerite peut donc attendre et choisir. Je la laisse libre. Elle a été élevée pieusement, je suis sûr d'elle comme de moi, et quand viendra le moment où il me faudra la remettre aux mains de celui qu'elle aura choisi, je m'y résignerai sans crainte, bien certain d'avance que Dieu l'aura guidée dans son choix, et que son choix sera bon !...

– Brave Tanneguy !... interrompit le bon curé avec bonhomie, vous avez été le meilleur des

maris, vous serez le meilleur des pères.

– Oh ! ce me sera pénible de me séparer de ma jolie Marguerite, répondit Tanneguy en soupirant, mais je me suis fait à cette idée depuis longtemps, et quand viendra l'heure, je serai prêt. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un pâle et triste sourire, vous le savez bien, monsieur Kersaint, j'ai toujours nourri en moi un désir secret, celui de me retirer au bord de la mer. Cela me rappellera mon ancien métier, et je m'ennuierai moins dans ma solitude si je puis, tous les matins, faire un tour sur la grève. Il y a longtemps que je serais venu habiter Saint-Jean-du-Doigt, si je n'avais pas vu au cimetière de Lanmeur, le tombeau de ma pauvre femme !

– Une brave et digne femme ! interrompit l'abbé.

– Ma petite Margait sera son portrait, repartit Tanneguy : même beauté sereine, même vivacité, même cœur surtout !...

Le vieil abbé suivait en ce moment les mouvements de Marguerite qui courait, éblouie par les rayons du soleil, presque enivrée par l'air

vif et pur du matin. Une certaine gravité s'était tout à coup répandue sur ses traits, et il reporta doucement son regard sur le visage de Tanneguy.

– Tanneguy, lui dit-il alors d'une voix lente et comme s'il eût pesé chacune de ses paroles, il y a bien longtemps que vous n'étiez venu au presbytère, et si vous aviez tardé encore quelques jours, mon intention était d'aller vous trouver à Lanmeur.

– Vraiment !... fit Tanneguy dont l'œil s'éclaira d'une joie sympathique.

– Oui, poursuivit l'abbé, j'avais besoin de vous voir !...

– Est-ce qu'il serait survenu quelque changement dans votre position ?

– Il ne s'agit pas de moi.

– Et de qui donc ?

– De vous, mon ami.

Tanneguy regarda l'abbé avec étonnement ; jamais il ne l'avait vu si grave, et il sentait une vague terreur monter de son cœur et troubler déjà son esprit.

Pourtant, il tenta de faire bonne contenance.

– Eh bien ! reprit-il après un moment de silence donné à la surprise et à l'étonnement, je suis heureux de vous avoir épargné le voyage ; je suis prêt à entendre ce que vous aviez à me dire !... et croyez bien d'avance que vous me trouverez tout disposé à suivre vos bons conseils.

Le vieil abbé sembla alors se recueillir, puis il reprit :

– Je ne sais, mon ami, dit-il, si vous connaissez au pays un homme que l'on a pris l'habitude de désigner sous la dénomination d'Éric le mendiant...

– Je le connais, répondit Tanneguy en fronçant le sourcil.

– Cet homme, poursuivit l'abbé, parcourt journallement les communes de la côte, et il va partout, semant les nouvelles bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, qu'il a recueillies sur son chemin.

– Je lui ai souvent fait l'aumône, et Margait aussi !... objecta Tanneguy...

– Cela ne m'étonne pas !... il prélève dans la contrée une dîme considérable, dont j'ai ouï dire qu'il faisait mauvais usage. C'est, je crois, une nature perverse, mais cet homme n'est pas seulement méchant, il est encore très dangereux.

– Je le sais !... fit Tanneguy.

– Vous avez eu à vous en plaindre...

– Une seule fois.

– Et depuis, vous ne lui faites plus l'aumône ?...

– Moi, je l'ai chassé de la ferme... mais Margait lui donne, encore de temps à autre, à ce que j'ai appris.

– Alors, je commence à m'expliquer l'espèce de haine qu'il vous a vouée.

– Ah ! il me hait.

– Il dit du moins beaucoup de mal de vous...

– Mais on n'y ajoute pas foi...

– Tanneguy, c'est une des erreurs les plus funestes des natures loyales et droites, de ne jamais croire à la puissance des méchants !... il

est bien souvent difficile, même aux hommes les plus vertueux, de se préserver de leurs terribles atteintes.

– Et qu’importe ce que cet Éric peut dire de moi ! s’écria Tanneguy en redressant le front avec une fierté pleine de noblesse ; il y a vingt ans que j’habite le pays, monsieur l’abbé, et j’y ai assez d’amis dévoués, pour leur laisser le soin de me défendre contre les calomnies de tous les mendiants...

– Mais s’il ne s’agissait pas précisément de vous ?

– Comment ?...

– S’il s’agissait de Margait, par exemple ?

– Margait !...

– Vous ne resteriez pas, je le suppose, tout à fait aussi indifférent aux calomnies qui pourraient l’atteindre.

– Il a dit du mal de Margait !...

Le père Tanneguy s’était levé à moitié, son visage avait tout à coup pâli, et sa main puissante et robuste s’appuyait carrément sur la table de

chêne.

Mais l'abbé Kersaint était trop l'ami de Tanneguy, pour ne pas aller jusqu'au bout, et il poursuivit, malgré la colère qui grondait sourdement dans la poitrine du père de Margait.

– Mon ami, lui dit-il, je me suis promis de vous dire toute la vérité, et je ne veux vous en rien cacher. Éric a dit, et je vous le répète, pour vous mettre à même de prendre des mesures qui fassent cesser de telles calomnies, Éric a dit que depuis plusieurs mois vous receviez fréquemment chez vous un jeune homme que sa position sociale devrait au contraire éloigner de Margait.

– Octave !... balbutia Tanneguy.

– Octave ! répéta le curé ; je sais, moi, et tous vos amis savent aussi que le jeune Octave passe chez vous, qui êtes le fermier de sa mère, quand le désir d'aller chasser dans les environs l'a réveillé de bonne heure ; mais Éric voit les choses autrement, et il les répand avec des commentaires qui peuvent nuire à la réputation de Marguerite.

– Le misérable !...grommela Tanneguy en enfonçant ses ongles dans la table.

– Voilà ce qu'il dit, mon ami ; il est triste, il est douloureux, d'avoir à défendre une enfant aussi pure que Marguerite de pareilles indignités, mais malheureusement, plus les calomnies sont absurdes, plus elles trouvent de crédit auprès de nos paysans... Vous y aviserez... et dans peu, j'en suis sûr, il n'en sera plus question...

Tanneguy ne répondit pas : son œil s'était ardemment fixé au parquet ; une pâleur livide s'était répandue sur ses joues, son cœur battait à se rompre.

Il se leva.

– Monsieur l'abbé, dit-il alors d'une voix profondément émue, je vous remercie pour Marguerite et pour moi, vous avez le courage de me dire la vérité, et maintenant je comprends bien des choses que je ne parvenais pas à m'expliquer.

– Quelles choses ? fit l'abbé.

– Oh !... des riens ; les sourires des uns, l'air

contraint des autres, la joie maligne de tous... l'infamie, monsieur l'abbé. Marguerite est perdue...

– Y pensez-vous !...

– Perdue, vous dis-je... Marguerite est pure comme la rosée de mai ; mais on ne le croit plus... je me vengerai.

– Tanneguy !...

– Ce n'est rien... soyez tranquille... j'aurai du calme, mais il y a du sang des Tanneguy dans mes veines, et nous verrons bien.

– Que comptez-vous faire ?

– Vous allez le savoir, et en peu de mots, comme il convient... Marguerite va retourner avec votre domestique, la vieille Jeanne, à ma ferme de Lanmeur... Moi, pendant ce temps, j'irai régler mes affaires avec l'intendant des Kerhor, et demain je quitterai le pays...

– Partir !

– Demain, monsieur l'abbé...

– Vous reviendrez sur cette résolution.

– Je ne partirai pas sans vous serrer la main, monsieur l'abbé, mais je partirai...

En parlant ainsi, Tanneguy fit un geste d'adieu à l'abbé Kersaint, et franchit résolument le seuil de la porte.

Cependant, on entendait toujours derrière les arbres du verger les éclats joyeux de la voix de Marguerite.

III

En sortant de Saint-Jean-du-Doigt, deux chemins conduisent au château de Kerhor, habitation d'été de la mère d'Octave : l'un a été établi à grands frais pour les voitures ; l'autre s'est trouvé tout naturellement tracé par les piétons.

En quittant le presbytère, Tanneguy se mit à gravir le petit sentier rocailleux qui suit les sinuosités capricieuses de la côte jusqu'au château.

Il était profondément agité.

Son bâton s'appuyait, avec un bruit sec, sur les pointes vives du roc, et sa main en serrait rudement de temps à autre la poignée. À mesure que l'on s'éloigne de Saint-Jean-du-Doigt, l'aspect du sol devient monotone, âpre et nu ; la végétation luxuriante de l'intérieur des terres

disparaît ; on n'aperçoit plus çà et là, que quelques pousses souffreteuses qui essaient de végéter sur les flancs inféconds du roc, ou encore quelques prairies arides, où l'herbe a été flétrie et brûlée par les vents d'orage.

Bien que les rayons d'un soleil éclatant éclairassent ce tableau, tout cela était d'une tristesse morne et désespérée, et Tanneguy en reçut une impression fâcheuse qui ajouta encore à ses cruelles préoccupations.

Tout à coup, il s'arrêta.

À quelques pas devant lui, et sur la pointe extrême d'un rocher qui dominait à pic toute la grève, venait de se dresser une misérable cabane recouverte de chaume.

Sur le seuil de cette cabane, un homme assis nonchalamment, accommodait philosophiquement les guenilles dont il était vêtu.

Cet homme, Tanneguy le reconnut de suite.

C'était celui que, dans le pays, on appelait *Éric le mendiant*.

Au cri sauvage que le vieux Breton poussa à

cette vue, le mendiant releva la tête et pâlit.

Par une sorte de divination magnétique, il avait pressenti quelque catastrophe, et conçut un moment la pensée de se soustraire à cette visite indiscreète... Mais il était déjà trop tard.

Quand il voulut fuir, il se trouva en face du vieux Breton qui avançait.

Il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur, et Éric, qui ne manquait pas d'adresse, alla résolument au-devant du danger.

– Bonjour, monsieur Tanneguy, dit-il en se découvrant avec humilité devant le vieux descendant du connétable ; le pauvre Éric ne vous a point oublié ce matin dans ses prières, ni vous ni votre charmante fille, et s'il plaît à Dieu de les exaucer, les bénédictions du ciel descendront sur votre demeure.

– Je vous remercie, Éric, répondit Tanneguy en se contenant de son mieux, les prières des pauvres sont agréables à Dieu, et je ne doute pas qu'il n'exauce les vôtres, si elles sont sincères.

– En pouvez-vous douter ? fit Éric avec

componction.

– J'en ai douté quelquefois, repartit Tanneguy, dont les sourcils se froncèrent malgré lui.

– Cependant...

– Cependant, j'ai à vous parler, maître Éric.

– À moi ?

– À vous-même.

– J'allais sortir.

– Vous sortirez plus tard.

– Le matin, c'est le meilleur moment de la journée.

– Eh bien ! je vous en tiendrai compte, objecta brusquement Tanneguy en lui jetant une pièce de monnaie que le mendiant se hâta de ramasser ; mais j'ai à vous parler, et il faut que je vous parle !

Le mendiant fit disparaître dans sa poche la pièce de monnaie qu'on venait de lui jeter, et montra sa cabane à Tanneguy, comme pour l'inviter à y entrer.

La cabane dont il s'agit avait été construite par

le mendiant lui-même, avec quelques poutres que la mer avait jetées sur la côte un jour d'orage, et de la terre qu'il avait ramassée sur la route ; les pluies et les vents des nuits d'hiver l'avaient considérablement détériorée, et le toit, qui se composait de mauvaise paille et de branches d'arbres desséchées, commençait déjà à s'effondrer. Mais cette habitation, quelque chétive qu'elle fût, suffisait à Éric, qui, d'ailleurs, n'y demeurait pas d'une manière régulière et continue ; dans les mauvais jours, il s'estimait encore heureux de trouver là un abri, qu'il n'était pas toujours certain de rencontrer ailleurs.

Une ou deux bottes de paille jetées dans un coin lui servaient de lit, et la cabane n'avait pas d'autre ornement, si ce n'est un mauvais escabeau boiteux, que le mendiant devait à la charité des domestiques du château de Kerhor.

Quand Tanneguy fut entré, Éric s'allongea sur sa botte de paille, son *peu-bas* à gauche et sa besace à droite. Il avait fait ses réflexions : il avait deviné tout de suite ce dont il s'agissait, et il était décidé à affronter jusqu'au bout la colère du

vieux Breton ; il n'ignorait pas que Tanneguy était violent, emporté, et qu'il ne s'arrêterait peut-être pas devant les conséquences extrêmes de son emportement ; mais le mendiant se sentait fort, et, au surplus, il n'était pas fâché que le hasard lui offrit l'occasion d'avoir une explication décisive avec le père de Marguerite.

Il n'éprouva donc aucune émotion en voyant entrer ce dernier, et un sourire presque ironique vint même effleurer ses lèvres, lorsqu'il s'aperçut que Tanneguy parcourait silencieusement la cabane, sans savoir probablement de quelle façon entamer l'entretien.

Éric eut pitié de lui ; il alla au-devant de ses désirs et commença :

— Vous avez désiré me parler, monsieur Tanneguy, dit-il, me voilà tout prêt à vous écouter, et à vous rendre tous les services qu'un pauvre mendiant comme moi peut rendre. Je connais bien du monde au pays et ailleurs, sans me vanter, et si c'est pour avoir des renseignements sur quelque bonne terre à acheter, je suis votre homme.

– Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

– Et de quoi donc ? demanda le mendiant avec une naïveté feinte.

– Il s'agit de vous, et de vous seul, poursuivit Tanneguy, dont les joues se colorèrent vivement, et qui frappa le sol de son énorme *peu-bas*.

Éric le regardait stupidement, et comme s'il eût vainement cherché à comprendre le sens de ses paroles.

– De moi ? répondit-il avec un étonnement admirablement joué ; moi, monsieur Tanneguy, je suis un pauvre mendiant, qui doit son existence à la charité des habitants de la côte. Je serais trop heureux de pouvoir vous être utile à quelque chose... et je le répète, pour cela je suis votre homme.

– Soit ! fit Tanneguy en réprimant un mouvement d'impatience, vous vous obstinez à ne pas comprendre le sens très clair de mes paroles, eh bien ! je parlerai avec encore plus de clarté... Écoutez moi donc, maître mendiant, et retenez bien surtout ce que je vais vous dire, car

je vous l'assure, il pourrait vous en coûter cher de l'oublier.

En parlant ainsi, le vieux Breton serrait son *peu-bas* dans sa main crispée ; ses sourcils se fronçaient, et ses regards lançaient d'ardentes étincelles.

Éric cependant suivait chacun de ses mouvements avec une impassibilité vraiment remarquable.

Tanneguy reprit :

– Il m'est revenu, dit-il d'une voix ferme et brève, que vous ne vous contentiez pas, dans vos courses de vagabond, d'implorer la charité publique, et que vous ajoutiez encore à ce métier celui d'espion et de calomniateur.

– Moi ? fit Éric, qui se sentit pâlir malgré lui.

– Vous ! poursuivit Tanneguy, vous, Éric le mendiant !... Et ce qu'il y a peut-être de plus lâche et de plus infâme dans ce rôle que vous jouez, c'est que vous vous gardez bien de vous en prendre à ceux qui pourraient vous faire taire en vous châtier, ou se venger en vous tuant, et que

vous vous attaquez de préférence à des enfants qui n'ont d'autre défense que leurs larmes, ou d'autre refuge que leur silence !

La physionomie de Tanneguy avait revêtu, pendant qu'il parlait, un caractère particulier d'ardente colère qui parut inquiétant à Éric.

Toutefois, il surmonta cette inquiétude passagère, et essaya un sourire modeste.

– On vous a trompé sur mon compte, monsieur Tanneguy, répondit-il ; je vas et viens à travers le pays, vivant des aumônes de tous, et l'idée ne m'est jamais venue de dire du mal de ceux qui me donnent !... Sans doute j'apprends et je vois beaucoup de choses en voyageant ainsi, et quand je rentre le soir dans ma pauvre cabane, j'ai souvent la mémoire bien plus remplie que ma besace ; mais je prends le bon Dieu à témoin que jamais il ne m'est arrivé de raconter ce que j'apprenais ou ce que je voyais...

– Cependant on me l'a dit... objecta Tanneguy.

– On vous aura trompé, repartit le mendiant qui reprenait peu à peu toute son assurance, et

voyez-vous, ajouta-t-il avec une sorte de complaisance nonchalante, il y en a qui m'aiment au pays et il y en a qui ne m'aiment pas... Les uns disent du bien de moi, les autres disent du mal... c'est une chose qu'on ne peut pas empêcher, monsieur Tanneguy, et quand on a la conscience honnête, et qu'on croit n'avoir rien à se reprocher, on va toujours son chemin, sans s'inquiéter des mauvaises gens, et des mauvais propos...

Tanneguy s'arrêta à deux pas d'Éric.

Les paroles du mendiant ne l'avaient pas calmé, ses sourcils s'étaient rapprochés, ses dents mordaient ses lèvres avec une fureur mal contenue.

– C'est bien, dit-il d'un accent impérieux et comme s'il eût voulu imposer silence au mendiant, c'est bien, tu n'es pas coupable... tu n'as rien dit, on m'a trompé... puisque tu l'assures, je te crois ; je ne veux plus parler de ce qui est arrivé, je veux seulement te donner un avertissement pour l'avenir !... Il est possible que quelqu'un te paye pour venir espionner ce qui se

— passe chez moi, mais c'est une chose que je ne puis souffrir davantage, et que j'ai la ferme intention d'empêcher.

— Et comment donc cela ? interrompit Éric avec un sourire presque moqueur.

— En te défendant d'approcher de la ferme, répondit Tanneguy.

Éric haussa les épaules :

— Est-ce que ça se peut, ça ? dit-il en jouant avec son bâton ; je vais à Lanmeur tous les jours, et il n'y a que le bon Dieu qui puisse m'empêcher d'y aller.

— C'est ce que nous verrons, fit Tanneguy, qui s'enivrait peu à peu de sa propre colère.

— Oh ! c'est tout vu !...

— Tu viendras ?

— J'irai !...

— Même si je te le défends ?...

— Surtout si vous me le défendez.

— Misérable ! s'écria Tanneguy.

Et sa figure prit aussitôt une expression terrible ; ses yeux s'injectèrent de sang, et il leva son bâton noueux sur la tête du mendiant.

Ce dernier n'avait pas bougé ; seulement sa main s'était doucement glissée dans la besace qui gisait à ses côtés, et il en retira un instant après une sorte de mauvais pistolet de poche qu'il y tenait constamment caché.

Cependant, la colère de Tanneguy semblait s'être éteinte aussi vite qu'elle s'était allumée, et son arme demeura un moment suspendue sur la tête d'Éric, sans qu'il pût se résoudre à la laisser retomber.

Mais lorsqu'il aperçut le mouvement du mendiant, quand il vit que sa main s'était armée tout à coup du pistolet qu'il venait de retirer de sa besace, et qu'il paraissait disposé à en faire usage, sa colère se ranima instantanément, ses mains se crispèrent et d'un coup de *peu-bas* vigoureusement appliqué, il fit tomber à ses pieds le pistolet du mendiant.

Éric fut comme abasourdi de cette soudaine attaque, il se releva d'un bond, et se jeta

avidement sur le pistolet qui venait de lui échapper.

Mais déjà Tanneguy avait eu le temps de poser le pied sur l'arme, et son bâton s'était aussitôt relevé :

Éric le regarda stupidement, ne sachant pas trop s'il devait reculer ou avancer.

– Vous êtes un misérable, maître Éric, dit enfin le vieux Breton, mais cette fois d'une voix plus calme, et si je n'avais écouté que ma colère, j'aurais vengé, d'un seul coup, tous les honnêtes gens de la commune, que vous avez calomniés, comme ma pauvre Margait... mais vous ne perdrez rien pour attendre, je vous le prédis, si vous continuez à vous faire ainsi le digne instrument des vengeances du château.

Et comme Éric, muet et immobile, ne quittait pas des yeux le pistolet sur lequel Tanneguy avait mis le pied :

– Prenez-y garde, poursuivit ce dernier en lançant d'un coup de *peu-bas* l'arme dehors la cabane, prenez-y garde, maître Éric, vous jouez là

un vilain jeu, qui vous conduira peut être plus loin que vous ne voudriez aller... C'est tout ce que je puis vous dire, aujourd'hui ; mais nous pourrons renouer cette conversation, si le désir vous prend jamais de revenir rôder autour de la ferme !...

En parlant ainsi, Tanneguy gagna la porte, et disparut bientôt dans le sentier de Kerhor.

Éric l'avait suivi jusque sur le seuil ; quand il l'eut vu disparaître, il rentra dans la cabane, passa tranquillement sa besace à son cou et releva son bâton.

– Si vous le voulez bien, monsieur Tanneguy, se dit-il alors, et tout en ajustant ses haillons, c'est ce soir que nous reprendrons la conversation.

Et il s'éloigna rapidement, en prenant la direction de Saint-Jean-du-Doigt.

IV

Vers la fin du jour, Marguerite se trouvait dans sa chambre, et elle songeait tristement à tous les événements qui s'étaient succédé depuis quelques heures seulement.

Marguerite savait les projets de départ de son père, et son cœur se brisait quand elle venait à penser que, sous peu de jours, que le lendemain peut-être, il lui faudrait quitter ce pays, où elle se sentait retenue par des liens mystérieux et irrésistibles : quand cette amère pensée s'emparait de son esprit, l'image sombre et désespérée d'Octave passait devant elle, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Marguerite aimait Octave d'une sainte et pure amitié ; mais l'amitié d'une enfant naïve comme elle aboutit souvent à l'amour.

Depuis quelque temps surtout, la pauvre

Marguerite éprouvait à l'approche d'Octave de singuliers symptômes qui jetaient bien souvent le trouble et l'effroi dans son esprit. Son cœur battait plus vite dans sa poitrine ; le sang circulait plus ardent dans ses veines ; tout son corps tressaillait d'une joie sans seconde quand, par hasard, sa main rencontrait la sienne. La nuit, Marguerite avait des insomnies étranges ; aux pâles rayons de la lune, il lui semblait voir les anges, ses sœurs, s'asseoir à son chevet, et la contempler tristement ; elle s'effrayait malgré elle, et, par une contradiction qu'elle ne pouvait comprendre, elle aimait ce trouble, cette frayeur, cette vague inquiétude dont son âme était pleine.

Qu'allait-elle devenir quand il lui faudrait s'éloigner ? quand il lui faudrait quitter le bourg pour n'y plus revenir ? quand il lui faudrait renoncer à revoir jamais Octave ?

Marguerite ne se sentait pas la force de lutter contre la volonté de son père ; elle n'en avait ni le courage ni la pensée ; elle était décidée d'avance à faire le sacrifice de son amour, à mourir lentement, plutôt que d'attrister, par un refus, la

vieillesse de son père ; et cependant combien de larmes, combien de tristesses, de désespoirs !...

La vieille Jeanne, la servante de l'abbé Kersaint, n'avait pas quitté Marguerite ; il se faisait tard cependant, et c'était l'heure du repos. La vieille Jeanne se mit en devoir d'aider la fille de Tanneguy à se dépouiller de ses vêtements du jour.

Ces soins arrachèrent pour un moment Marguerite à ses tristes préoccupations. La femme redevenait enfant, pour admirer chaque parure qu'on lui ôtait, et elle ne se lassait de regarder sa petite glace, comme pour s'assurer qu'elle restait jolie.

Tantôt c'était son collier de perles blanches qu'on lui enlevait, et elle redressait avec fierté son beau col de cygne, aussi blanc que la neige. Une autre fois c'était son surtout de drap piqué que la vieille allait déposer dans un grand bahut sculpté, et son regard caressait avec amour les contours délicieux de sa taille ; mais ce fut surtout lorsque Jeanne détacha le nœud qui retenait ses cheveux et qu'elle les sentit retomber

en longues boucles sur ses épaules et son sein nus, qu'elle se prit à rougir, croisant ses deux bras sur sa gorge naissante par un geste plein de pudeur.

Elle était si belle ainsi ! Il y avait dans sa pose tant de chasteté et de beauté ; son regard à demi voilé étincelait de tant d'amour contenu et de tant de pudeur, que la vieille Jeanne s'arrêta un instant pour la contempler et l'admirer. Elle était belle, et sainte, et pure ; le vent des passions terrestres n'avait point encore soufflé sur cette frêle enveloppe ; son cœur était aussi pur que son âme, son âme était aussi blanche qu'au sortir des mains de Dieu !

Quand Marguerite vit que Jeanne restait debout devant elle, plongée dans une admiration muette, elle jeta un petit rire, vif et doux comme un cri d'oiseau, et alla elle-même prendre un long vêtement de toile blanche, puis, s'étant assurée que tout aide étrangère lui était désormais inutile, elle congédia Jeanne, et demeura seule.

Alors, elle se reprit encore à songer à son départ, essaya de mettre en ordre tous les objets

qu'elle allait emporter, et comme l'horloge de Lanmeur sonnait onze heures, elle alla s'agenouiller près de son lit, et commença sa prière, les mains jointes, les yeux levés au ciel.

Mais à peine eut-elle commencé, qu'une émotion fébrile fit trembler ses mains, elle baissa les yeux, et s'étant détournée avec vivacité, elle aperçut un homme debout au milieu de la chambre.

– Octave !... s'écria-t-elle en devenant pâle comme une morte, Octave !

– Marguerite !... répondit le jeune homme, d'un ton suppliant.

– Vous, ici ! poursuivit Marguerite, vous ! oh ! mon Dieu... mais quelle a été votre pensée, dites ? qui vous y a conduit ? comment y êtes-vous venu ?... dites ! dites !... mais répondez...

Et comme elle ne se sentit pas la force d'en dire davantage, elle laissa retomber sa tête dans ses mains, et se prit à sangloter.

Le jeune homme s'élança alors vers elle, et, avant qu'elle eût eu le temps de s'éloigner, il lui

prit les deux mains dans les siennes.

– Marguerite !... lui dit-il, d'une voix pleine de larmes ; ma jolie Marguerite... ne pleurez pas ainsi ; écoutez-moi, vous allez partir !

– Partir ! fit Marguerite en relevant la tête.

– Demain, m'a-t-on dit... demain, il faudra me séparer de vous, pour toujours... Oh ! je n'ai pu accepter cette pensée cruelle ; j'ai voulu vous revoir encore une fois, vous dire un dernier adieu... et je suis venu... Marguerite, auriez-vous la cruauté de me dire que j'ai mal fait ?

– Eh bien ! répondit Marguerite, vous êtes venu, Octave, vous m'avez vue... et maintenant, vous pouvez partir.

Et comme elle se dirigeait vers la porte de la chambre qu'elle se disposait à ouvrir, Octave l'arrêta :

– Y pensez-vous, lui dit-il, je ne puis sortir par cette porte, je rencontrerais quelqu'un en ce moment, et vous seriez perdue.

Marguerite courut alors vers la fenêtre qu'elle ouvrit. La campagne était calme, le ciel chargé de

nuages ; personne ne veillait alentour ; mais il y avait quinze pieds d'élévation, et l'on pouvait se tuer en tombant...

Elle revint s'asseoir triste et rêveuse auprès de son lit.

Pendant quelques secondes un silence embarrassant régna dans la chambre.

Octave restait debout et regardait Marguerite accablée, les yeux fixés vers le parquet. Dans un moment même, il vit des larmes couler silencieusement le long de ses joues.

Un profond sentiment de pitié s'empara de lui : il comprit que sa position devenait odieuse. C'était la première fois qu'il faisait trembler cette enfant, et il se reprocha sa lâcheté.

Il alla donc se mettre à genoux à deux pas d'elle, et joignant les mains à son tour :

– Marguerite !... dit-il, je vous aime !... je vous aime de tout ce que Dieu a mis en moi d'amour et de passion ; je vous aime comme un insensé ; voilà ma faute !... ne me pardonnerez-vous pas ?... Oh ! ne pleurez pas ainsi... je puis

sortir !... cette fenêtre n'est pas si élevée qu'on ne puisse s'échapper par cette issue... je partirai !... et qu'importe après tout que je meure si vous êtes sauvée... vous, vous, Marguerite, ma Marguerite, bien-aimée...

Marguerite le regarda à travers ses larmes avec une mélancolie profonde.

– Octave, répondit-elle, vous m'aimez, dites-vous ; j'ai bien besoin de vous croire, dans ce moment surtout.

Et elle prit un ton grave et une pose sérieuse et réfléchie.

– Octave, poursuivit-elle, vous ne pouvez vous retirer par cette porte, car, ainsi que vous le disiez, on vous rencontrerait, et je serais perdue. Cette fenêtre ne vous offrirait pas un moyen meilleur de retraite, et quoique vous me le proposiez, je serai aussi généreuse que vous, je n'accepterai pas. Il faut donc que vous restiez ici jusqu'au jour. Mais, ajouta-t-elle en lui désignant un des coins de la chambre, j'attends de votre loyauté, de ne point franchir la distance que vous allez mettre entre nous !...

C'étaient deux enfants, l'un âgé de vingt ans, l'autre de seize... âge heureux où l'on se souvient encore de sa première pureté, où l'âme n'a pas perdu toute sa naïveté et sa candeur ; âge terrible aussi, où les premières passions, les plus doux sentiments, les plus irrésistibles penchants s'éveillent au cœur de l'homme.

Octave était un bon et simple jeune homme, qui n'avait pris aucun des travers du milieu dans lequel il avait vécu. Fils unique, dernier rejeton d'une famille aristocratique, il avait été entouré, dès son enfance, de tous les soins, de toutes les fantaisies qui flattent l'esprit, et cependant, son cœur ni son esprit n'en avaient été gâtés. Il s'était développé au milieu de ce monde de luxe, sans se laisser entraîner sur la pente si douce des plaisirs faciles que le monde tolère, et à vingt ans, il avait encore sa première pureté, et aucune séduction ne l'avait entraîné au-delà des limites sacrées de l'honneur et du devoir.

Octave avait aimé Marguerite dès le premier jour ; il avait bien senti le trouble pénétrer dans son cœur, avec ce nouveau sentiment ; mille

désirs impatients avaient vingt fois sollicité sa jeunesse ; mais la passion ne l'avait pas emporté jusqu'à l'aveuglement, et jamais la pensée ne lui était venue de ternir la chasteté de son amour par une trop vive ardeur de la possession.

Pour Marguerite, nous l'avons dit, les choses s'étaient passées autrement. Pour elle, en effet, la vie n'avait pas toujours eu des joies sans amertume ; privée, dès sa plus tendre jeunesse, des caresses d'une mère chérie, elle avait vécu, un peu isolée, quelquefois même en proie à des découragements indéfinissables. L'amour de son père ne lui avait pas toujours suffi. Puis, un soir, elle avait vu Octave, et elle l'avait aimé. Cela s'était passé aussi simplement que nous le racontons. Elle crut lire dans les yeux du jeune homme qui se rapprochait d'elle, une pitié tendre qui s'adressait à sa souffrance cachée, une promesse de bonheur qu'on lui envoyait pour l'aider à supporter ses douleurs secrètes, et elle, la pauvre enfant naïve, s'était laissé prendre à la joie, à l'espérance, à la vie, en rencontrant cette chaste sympathie. Il y avait dans le cœur d'Octave trop de pur amour, pour que l'idée lui

vînt de faire rougir Marguerite.

Il se serait tué plutôt.

Et cependant, du coin où l'amoureuse jeune fille l'avait relégué, il jetait un coup d'œil avide sur ces charmes divins, qu'un voile léger lui dérobaît à peine.

Il ne l'avait point encore vue ainsi.

Et son regard s'allumait, sa poitrine était en feu ; vingt fois même, par un mouvement irréfléchi, il fut sur le point de se précipiter vers elle, et de la prendre dans ses bras...

Mais un geste de Marguerite, geste moitié impératif, moitié suppliant, venait l'arrêter, et le retenir à sa place.

Ils s'aimaient tous deux, et c'est ce qui les sauva !...

Pourtant, dans un de ces moments où le sang reflue avec tant d'abondance vers la poitrine d'Octave, où le feu circulait, ardent dans ses veines, où mille désirs mal combattus l'emportaient malgré lui, vers une solution dont il eût rougi de sang-froid, la vertu dont il avait fait

preuve jusqu'alors fut vaincue, et il marcha à Marguerite, les cheveux en désordre, et la tête perdue !

En le voyant ainsi venir à elle, Marguerite poussa un cri de détresse, et croisa ses deux bras sur sa poitrine :

– Octave, cria-t-elle d'une voix désespérée, vous mentez à votre parole.

– Marguerite, essaya de répondre Octave, qui déjà, d'un geste puissant, saisissait ses deux mains effrayées.

– Oh ! mon Dieu !... dit la jeune fille accablée.

– Marguerite ! Marguerite !... tais-toi... poursuivit Octave, tais-toi, je t'aime... des préjugés de famille nous séparent aujourd'hui... mais tu peux être à moi !... devant Dieu, tu seras ma femme, ma Marguerite bien-aimée... Oh ! je te le jure, enfant chère, mon plus saint désir, ma plus noble ambition est de consacrer ma vie à ton bonheur ; et quoiqu'il arrive, mes jours sont désormais liés aux tiens... Marguerite.

– Laissez-moi ! dit la fille de Tanneguy d'une

voix mourante.

– Jamais !

– Octave ! Octave ! vous êtes mon plus implacable ennemi !...

Mais Octave n'écoutait plus rien, un instant encore, et Marguerite était perdue... Elle fit un effort désespéré ; la honte et la pudeur lui donnèrent des forces surhumaines, et, dégageant ses mains de l'étreinte passionnée de son amant, elle courut effarée vers la fenêtre qu'elle se hâta d'ouvrir :

– Si vous faites un pas de plus, dit-elle en indiquant cette nouvelle issue qu'elle venait de se frayer, Octave, je me tue.

Mais Octave n'avait nulle envie de la suivre ; déjà son sang s'était refroidi, et il avait honte du mouvement qui l'avait un moment emporté. D'ailleurs la porte venait de s'ouvrir, et la silhouette du père de Marguerite s'y dressait maintenant grave et sévère.

– Octave ! dit le vieillard d'une voix lente et sombre, je vous ai estimé jusqu'aujourd'hui à

l'égal d'un gentilhomme et d'un homme de cœur ; mais l'action que vous venez de commettre est une lâcheté, et je vous méprise...

– Monsieur, balbutia Octave.

– Une lâcheté, répéta Tanneguy avec fermeté ; une pauvre fille sans défense, une enfant, innocente et pure ; ne pas se contenter de la séduction du regard et de la parole, pousser l'infamie jusqu'à la violence, ah ! c'est trop, monsieur, et tout autre que moi, peut-être, vous eût fait payer cher une semblable conduite...

– Mais je l'aime ! interrompit Octave ; mon seul désir est de faire de Marguerite ma femme devant Dieu et devant les hommes !

Tanneguy haussa les épaules, et sourit :

– Que vous l'aimiez, monsieur, répondit-il, c'est possible ; mais que vous ayez l'intention de l'épouser, c'est faux.

– Pourtant...

– C'est faux, vous dis-je, car vous savez bien, comme moi, que M^{me} la comtesse de Kerhor ne consentirait jamais à une pareille union. Et

cependant, poursuivit Tanneguy, toujours avec la même gravité triste, il fut un temps où les Tanneguy eussent peut-être hésité, eux aussi, à contracter une alliance avec les Kerhor. Mes ancêtres m'ont légué à moi aussi, monsieur le comte, un blason que je n'étale pas aux yeux du monde, mais dont je suis fier, et je ne permettrai à personne, à personne, entendez-vous, de le souffleter impunément !

Et comme Octave demeurerait interdit et muet, le vieux Breton continua :

– C'est le malheur des temps, monsieur le comte, dit-il, les jeunes gens d'aujourd'hui, qui, à l'âge de vingt ans ne croient plus à l'amour, à la fidélité, à la loyauté, à l'honneur, s'arrogent le droit de porter insolemment le trouble et la honte dans les familles... Que leur importe à eux la vieillesse du père ou la pureté candide de la fille ; ils vont droit leur chemin, sans s'inquiéter de ce qu'ils laissent derrière. Mais il peut se trouver cependant, et j'en suis une preuve vivante, monsieur le comte, un homme, un vieillard, que de pareilles actions révoltent, qui a encore dans

les veines un sang jeune et vigoureux, et qui, au besoin, ne l'oubliez pas, saurait venger par l'épée, et d'une main sûre, l'outrage fait à son honneur ! Allez donc, monsieur le comte ; demain, grâce à vous, ma fille et moi nous quitterons le pays... Et je vous le dis, avant de vous quitter, je vous le dis sans colère et sans forfanterie, je prie Dieu qu'il vous éloigne à tout jamais de ma demeure.

Octave avait tout écouté sans répondre.

Toutes ces insultes il les avait dévorées sans mot dire ; c'était le père de Marguerite qui parlait, et il faisait sans hésiter le sacrifice de sa vanité à son amour.

Mais quand le vieux Tanneguy eut cessé de parler, il releva la tête et fit quelques pas vers lui :

– Monsieur, lui dit-il d'une voix ferme, les apparences accusent aujourd'hui la sincérité de mon amour, et ce n'est ici ni le lieu ni le moment de me disculper !... Pour Marguerite, pour moi, pour vous-même, je me tairai... Je n'ai qu'un mot à dire cependant, et ce mot renfermera toute l'explication de ma conduite : j'aime Marguerite,

et je jure Dieu qu'elle sera ma femme.

Puis, se tournant alors vers la jeune femme qui se tenait plus morte que vive, adossée à la fenêtre ouverte :

– Adieu, lui dit-il, mais cette fois la voix pleine de larmes et le cœur brisé, adieu, Marguerite. Oh ! ne m'oubliez pas trop vite, et un jour vous saurez combien je vous aimais !

Et, sans attendre de réponse, il franchit le seuil de la porte, sans même oser regarder en arrière.

Cependant Marguerite était tombée à genoux, la tête dans ses mains.

Elle sanglotait.

Le lendemain, la ferme fut vendue à la hâte, et le père Tanneguy et sa fille quittèrent précipitamment le pays, sans que l'on pût dire quelle direction ils avaient prise.

V

Deux années s'étaient écoulées depuis les événements que nous avons racontés aux chapitres précédents. Si le lecteur veut bien nous suivre, nous allons le mener vers une partie de la Bretagne, en l'assurant d'avance qu'il n'aura rien perdu au change.

La Bretagne est assez riche pour fournir un cadre heureux à tout ce que la vie habituelle peut offrir de scènes saisissantes et dramatiques.

Il faisait nuit déjà depuis quelques heures ; on était au mois de septembre ; des nuages noirs et lourds couraient dans le ciel ; le vent soufflait âpre et froid sur la côte.

Deux cavaliers venaient de sortir de Brest, et se laissant aller au pas tranquille de leur monture, ils avaient pris le chemin qui mène au Conquet, en côtoyant la rade.

L'un pouvait avoir vingt-huit ans, l'autre en avait à peine vingt-deux.

Le plus âgé était un grand gaillard aux allures vives et décidées, qui portait hardiment son chapeau de feutre sur l'oreille, et dont le visage rayonnait de gaieté et de bonne humeur.

Le plus jeune, au contraire, était petit, quoique bien pris dans sa taille ; une extrême pâleur était répandue sur ses joues, et une certaine teinte de mélancolie attristait ses traits.

Ils cheminaient l'un à côté de l'autre sans échanger la moindre parole.

Du reste la route était déserte, quelques gouttes de pluie commençaient à tomber, et l'on entendait du sentier ce bruit tourmenté qui s'élève des flots que le flux et le reflux agitent incessamment.

La situation prêtait peu à la conversation.

L'aspect de la rade était sans charmes, et avec le vent et la pluie, cinq lieues à faire n'étaient certainement pas chose bien attrayante.

Toutefois, le plus âgé des deux voyageurs

sembla penser autrement, car après quelques minutes de silence il se tourna brusquement vers son compagnon, et arrêta son cheval en poussant un éclat de rire qu'aucun écho ne lui renvoya.

– Ah çà ! mon cher Octave, dit-il avec un accent de brusquerie de bon aloi, je ne vous trouve guère charmant ce jourd'hui ; et si j'avais prévu le cas où vous deviendriez aussi monotone, je me serais bien gardé de quitter notre chère capitale pour vous suivre dans ce pays qui, s'il ne manque pas de pittoresque, manque essentiellement de lune et de soleil.

– Vous aimez donc bien le soleil ? repartit ironiquement son compagnon.

– Vrai Dieu, mon ami, s'écria le plus âgé d'un certain ton enthousiaste qui avait sa séduction, j'ai vécu dix ans de mes plus belles années dans un affreux taudis de l'une des plus horribles rues de Paris ; l'escalier était étroit et sombre, la chambre ornée de ses quatre murs ; je montais cent vingt-huit marches pour y atteindre, et jamais, durant les dix années de labeur opiniâtre et de luttes incessantes, je n'ai eu une heure de

lassitude ou une seconde de découragement.

– Et pourquoi cela ? objecta Octave.

– Ah dame ! poursuivit son compagnon, c'est que ma chambre, ou ma mansarde si vous l'aimez mieux, avait deux grandes fenêtres ouvrant sur le ciel et recevait de première main les plus purs et les plus riants rayons du soleil. Le matin, à midi, le soir, du soleil ! c'est-à-dire, mon cher ami, de la gaieté, de la confiance en Dieu, de l'indépendance, de l'amour, ces mille sentiments bénis qui font de la vie un éternel enchantement...

– Vous n'avez pas l'air médecin, Horace, objecta Octave.

– Pourquoi donc ?

– À votre enthousiasme !...

– Ah ça ! mon bon, moi j'avoue mon faible ; j'aime la vie ; je n'ai jamais, comme vous, nourri d'affreuses et froides pensées de suicide. Le hasard m'a ramassé un jour dans les rues de Paris, où je peignais des enseignes ; j'avais quatorze ans, je ne connaissais ni mon père ni ma mère, mais j'étais intelligent, Dieu merci, et je

portais dans mon cœur cette fleur d'éternelle jeunesse que rien au monde n'a pu encore flétrir... Ah ! Octave, je voudrais bien vous donner quelquefois un peu de ma gaieté et de mon insouciance.

– Votre existence n'a pas été secouée par les mêmes douleurs, répondit Octave avec un sourire triste.

– La mort de votre mère !...

– Oui ; et plus que cela peut-être, la perte d'un amour dont j'avais fait mon seul rêve.

– Vous m'avez compté cela... mais enfin on se console.

– Le croyez-vous ?

– Je n'en sais rien... mais on se distrait, on travaille, on voyage...

– Et que faisons-nous donc ?

– Pardieu ! vous avez raison... nous voyageons, nous allons pour le moment... où diable m'avez-vous dit que nous allions ?

– Au Conquet.

– Non, à l’abbaye de Saint-Matthieu, un monastère antique, planté audacieusement sur un promontoire battu par les flots, suspendu comme un vaisseau de pierre entre le ciel et l’eau... Ce doit être superbe !

– Et cependant vous maugréez.

– Aussi, avouez que je n’ai pas tout à fait tort ; voilà bientôt huit jours que nous arpentons la Bretagne, un délicieux pays, ma foi, tantôt à pied, tantôt à cheval ; et depuis huit jours nous n’avons pas couru le moindre danger et rencontré le moindre voleur.

– Vous vous croyez toujours en Italie ?

– Le fait est qu’en Italie nous aurions eu le temps d’être dévalisés vingt fois.

– Grand merci.

– Bah ! l’imprévu, cher ami, n’est-ce pas la vie ? Je donnerais, moi, la moitié de mon existence pour ignorer ce que je ferai durant l’autre moitié.

Tout en devisant ainsi, les deux amis avaient laissé bien loin derrière eux la ville de Brest et les

petites habitations qui s'échelonnent le long de la côte.

À mesure qu'ils avançaient, le chemin devenait plus difficile, plus montueux ; les chevaux avaient bien de la peine à suivre le sentier, que les pluies récentes avaient détrempé. D'ailleurs la route avait cessé de côtoyer la rade, et maintenant ils s'enfonçaient à chaque pas davantage dans les terres.

Octave était retombé dans sa mélancolie ordinaire. Horace, désespérant de l'en arracher, se contentait de le suivre sans rien dire.

Le silence s'était donc rétabli, et un incident seul pouvait désormais le rompre.

Cependant Octave s'arrêta tout à coup et se tourna vers son compagnon avec une certaine vivacité qui ne lui était pas habituelle.

– On se distrait, on travaille, avez-vous dit, s'écria-t-il brusquement. Vous croyez donc, vous, Horace, que l'on puisse oublier...

– Je le crois, répondit Horace un peu surpris de cette boutade inattendue.

– Ah ! c'est que vous n'avez jamais aimé !

– Jamais !

– Eh bien ! moi, Horace, moi j'avais vingt ans alors, c'est-à-dire que je n'avais pas encore souffert : la vie ouvrait devant moi ses deux portes dorées, et mon cœur, que rien n'avait blasé, acceptait sans défiance les premières promesses de bonheur... Avoir vingt ans et se croire aimé d'une femme que l'on aime, Horace, le ciel n'a pas de plus douces ni de plus pures joies... Ce que j'avais fait de rêves insensés, Dieu seul le sait... et un seul jour, une heure a brisé tout cet avenir de bonheur. Voilà de ces malheurs que l'on ne peut oublier, mon ami !

– Pauvre Octave !

– Ah ! vous qui êtes médecin, Horace, vous qui, grâce à un travail surhumain, êtes parvenu à conquérir à vingt-huit ans une des places les plus illustres parmi les célébrités européennes, dites-moi donc pourquoi l'on ne meurt pas de douleur, ou plutôt, ce que c'est que cette douleur qui vous tue peu à peu, lentement, longuement. Dites-moi ce que c'est que la vie, l'amour, ce que c'est que

la mort.

– Ceci ne rentre pas dans la chirurgie, mon ami, objecta Horace.

– Ah ! tenez, poursuivit Octave avec un geste de découragement, l’amour est un sentiment triste... J’ai songé bien souvent à me tuer, depuis que j’ai perdu Marguerite. Où est-elle ?... qu’est-elle devenue ?... est-elle morte, elle, morte de honte et de désespoir ? dois-je la rencontrer un jour, ou faut-il que j’use ma vie, ainsi, heure par heure, dans cet isolement qui m’épuise, m’absorbe, et m’enlève à chaque instant un peu de ma force et de mon courage ?...

Horace ne répondit pas... Depuis quelques minutes, un bruit de pas s’était fait entendre derrière eux, et cet incident mit fin momentanément à la conversation.

D’ailleurs ni Octave ni Horace n’étaient bien certains du chemin qu’ils suivaient en ce moment, et ils n’étaient pas fâchés l’un et l’autre d’avoir, à ce sujet, quelques renseignements positifs.

Horace arrêta son cheval.

Par imitation, Octave en fit autant.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, qu'ils virent poindre, derrière eux, au bout du sentier, la silhouette d'un homme, qui portait le costume du pays.

Cet homme marchait d'un bon pas, et s'appuyait sur un bâton ferré.

La lune était cachée derrière les nuages noirs que le vent chassait de la côte ; mais les pâles rayons qu'elle laissait glisser de temps à autre suffisaient à détailler les parties importantes de son costume.

Il portait le chapeau aux larges bords, l'habit de drap brun des hommes du canton de Saint-Thégonnec, et des guêtres de cuir qui lui montaient à mi-jambes. Cet homme paraissait être encore dans toute la force de l'âge.

Comme les deux cavaliers s'étaient arrêtés au milieu du sentier, il les eut bientôt rejoints, et passa près d'eux, sans ralentir le pas.

Seulement, et selon l'antique et solennelle

coutume du pays breton, en passant près d'eux, il porta la main à son chapeau, et salua.

Les deux jeunes gens lui rendirent respectueusement son salut, et Horace se mit aussitôt en devoir de l'interpeller.

– Pardon, monsieur, lui dit-il, pardon de vous arrêter, mais mon ami et moi, nous nous sommes engagés dans ce sentier, un peu imprudemment, et nous ne savons vraiment pas s'il nous conduira où nous désirons aller.

– Et où désirez-vous aller ?... demanda le Breton, en s'appuyant sur son *peu-bas*, au milieu du sentier.

– Au Conquet...

– Ce chemin y mène tout droit, messieurs...

– Et combien avons-nous encore de lieues, pour y arriver ?

– Trois, au plus, répondit le Breton, qui, sans attendre une autre question, salua de nouveau les deux cavaliers, et reprit sa route du même pas rapide et pressé.

– C'est égal !... murmura Horace dès que le

Breton eut pris une certaine avance, les habitants de ce pays sont d'étranges gens... N'avez-vous pas remarqué, Octave, l'énorme ceinture de cuir que celui-ci portait autour des reins ?...

– En effet ! fit Octave.

– Diable d'idée de rentrer chez soi, à une pareille heure de la nuit, quand on porte de pareilles sommes...

– La côte est sûre.

– Que sait-on ?...

– Les Bretons ne volent pas...

– Non, mais les forçats ?...

Il y eut un silence.

Silence plein d'angoisses, car tous les deux avaient cru entendre les arbustes du sentier tressaillir sous une pression, qui n'était pas celle du vent.

– N'avez-vous pas entendu ?... demanda presque aussitôt Horace.

– Si fait !... répondit Octave.

– Il y avait quelqu'un dans le champ voisin...

– Peut-être bien...

– Je vous avoue que je ne serais pas très rassuré à la place de notre Breton.

– Vous ne rêvez qu'aventures, mon ami...

– Vous avez raison, sans doute, Octave, mais si vous m'en croyez, nous presserons le pas...

– Pour fuir ! fit Octave en riant.

– Pour escorter ce brave homme... répondit Horace... et tenez, ajouta-t-il presque immédiatement, voyez si mes pressentiments me trompaient !...

Les deux cavaliers étaient arrivés à ce moment dans un endroit élevé, d'où le voyageur domine les lieux environnants.

Octave avait arrêté une seconde fois son cheval, et il tourna les regards vers l'endroit que lui désignait son compagnon.

À une distance d'environ deux cents pas, trois hommes traversaient un champ de blé noir, en courant, et se dirigeaient en toute hâte, vers le sentier dans lequel le Breton venait de s'engager.

– Vous avez raison, dit Octave.

– En avant donc, répondit Horace, et Dieu veuille que nous arrivions à temps.

Les deux jeunes gens lancèrent aussitôt leur cheval, mais à peine eurent-ils franchi une certaine distance, que le bruit d'une lutte, suivi peu après d'un cri épouvantable s'éleva du milieu de la nuit, et vint les glacer d'effroi...

– Un crime ! s'écria Octave.

– Un assassinat ! ajouta Horace.

Et ils reprirent leur course plus rapide, enfonçant leurs éperons sanglants, dans le ventre de leur bête.

En dix minutes, ils furent sur le lieu de la scène.

Mais les assassins, avertis par le bruit de leur course, avaient eu le temps de prendre la fuite, et il ne restait plus sur le revers de la route que le cadavre inanimé du Breton.

Horace sauta aussitôt à bas de son cheval, détacha sa trousse de la selle, et s'avança rapidement vers la victime.

Son chapeau gisait loin de lui ; sa ceinture de cuir avait disparu, une large blessure ouvrait sa poitrine.

Octave était descendu de son cheval, comme son compagnon, avait attaché les deux bêtes à la haie du chemin, et plein d'anxiété, il s'était rapproché d'Horace qui déjà tenait la main du blessé...

– Il n'est pas mort, au moins ? demanda-t-il vivement, à voix basse.

– Heureusement, répondit Horace.

– La blessure est-elle mortelle ?...

– Non.

– Je respire...

– Ah ! ne nous flattons pas trop cependant, mon ami, poursuivit le jeune médecin, ceci n'est point seulement un vol ordinaire, croyez-moi ; il y a là quelque atroce et épouvantable vengeance.

– Qui peut vous faire supposer...

– La nature de la blessure même.

– Comment...

– Regardez vous-même.

En ce moment, la lune venait de se dégager des quelques nuages qui interceptaient les rayons, et grâce à sa clarté douteuse, Octave put examiner l'état de la victime.

– Par un hasard providentiel, poursuivit Horace, en découvrant la poitrine du Breton avec le même sang froid que s'il se fût cru encore, professant l'anatomie dans l'un des hôpitaux de Paris ; par un hasard providentiel, le couteau a porté sur une côte, et s'y est arrêté ; mais il est facile de voir avec quelle vigueur, disons avec quelle haine le coup a été porté. Dans une attaque ordinaire, l'assassin se fût contenté de mettre son adversaire hors de combat ; ici, il a choisi sa place... et je dirai plus, je gagerais que la victime a été frappée après le vol...

– Je vous avoue que je ne comprends pas... objecta Octave.

– Vous allez comprendre, repartit Horace, il y a eu lutte d'abord, c'est évident... Voici les vêtements déchirés, le linge froissé, le chapeau lancé au loin, tous indices certains d'un combat

acharné, lequel a dû se terminer par la chute de notre Breton... il avait affaire à trois adversaires, nous les avons vus ; il a dû succomber... et remarquez ceci, Octave, c'est que cet homme n'a pas reçu durant le combat la moindre égratignure ; qu'il était d'ailleurs désarmé, puisque nous ne retrouvons plus son bâton ; qu'enfin, lorsqu'il est tombé, les trois voleurs étaient maîtres de lui, et qu'il n'avait aucun intérêt à commettre un meurtre désormais inutile.

– À moins cependant que l'un des assassins ne fût connu de la victime, dit Octave.

– Voilà la vérité, ajouta vivement Horace, vous l'avez trouvée... Oui, pendant la lutte, le malheureux aura prononcé un mot, un nom peut-être... Ce nom était celui de l'un des assassins, et cela a suffi... Quand il est tombé, il était déjà condamné... On l'a assassiné à froid.

– Voilà une terrible histoire.

– Bah ! fit Horace, il en sera quitte pour quelques milliers de francs de moins.

Et, sans ajouter une parole de plus, le jeune

médecin se mit en devoir de panser la blessure du Breton, qui déjà, d'ailleurs, commençait à revenir de son évanouissement.

C'était, il faut le dire, une scène profondément saisissante, surtout à l'heure et dans le lieu où elle se passait.

Le paysage qui les entourait avait un aspect particulièrement triste.

Quelques champs sablonneux où poussait une végétation sans force ; çà et là, de frêles bouquets de bouleaux brûlés par les vents d'ouest ; partout une campagne nue et sans charme ; enfin, une certaine harmonie monotone et désolée, qui se composait du bruit des vagues sur les falaises prochaines, ou des plaintes du vent de mer dans les genêts.

Les deux jeunes gens s'étaient tus, en proie à mille sentiments contraires, et penchés avidement sur le patient, ils épiaient, chacun de ses mouvements, attendant avec une anxiété mortelle qu'il revint à lui !

Le Breton ne se fit pas longtemps attendre ; il

agita d'abord ses deux bras, comme au sortir d'un long sommeil, passa à plusieurs reprises sa main sur son front et dans ses cheveux, et promena enfin son regard effaré autour de lui :

– Où suis-je ?... demanda-t-il d'une voix faible.

– Près de deux amis, répondit Horace, et surtout près d'un médecin que Dieu avait envoyé là pour vous sauver.

– Mais... que s'est-il donc passé ? ajouta encore le vieux Breton, qui ne se rappelait pas.

Puis, passant de nouveau sa main sur ses tempes glacées, il chercha à fixer ses esprits ; son regard examina une à une les touffes de genêts qui ornaient les revers de la route, les chevaux attachés à la haie, Octave, Horace, tout ce qui l'entourait ; et quand il le reporta sur lui-même, il s'arrêta et laissa échapper un mouvement d'effroi, en apercevant sa propre blessure :

– Du sang !... s'écria-t-il ; mais cette fois d'une voix ferme et qui ne tremblait plus... Du sang... ! oh ! je me rappelle... tout à l'heure... ici...

Éric... Éric le mendiant... le misérable... C'est lui, messieurs, c'est lui, il voulait m'assassiner !

– Que vous disais-je ? fit Horace à l'oreille d'Octave.

– Silence ! interrompit ce dernier.

Depuis quelques secondes, en effet, Octave semblait s'être transformé.

La voix du Breton, ce nom d'Éric qu'il avait jeté au milieu de sa phrase, cet éclair sauvage qui jaillissait de ses yeux, toutes ces particularités, insignifiantes ou naturelles en apparence, l'avaient profondément agité ; et maintenant, pâle, ému, respirant à peine, il attendait, suspendu aux lèvres du patient, qu'un mot vint encore qui fixât ses irrésolutions.

Mais le Breton paraissait s'être calmé ; il avait saisi la main d'Horace, et la serrait dans les siennes avec effusion.

– Vous l'avez dit, monsieur, poursuivit-il d'une voix pleine de larmes, c'est Dieu qui vous a envoyé à mon secours... car ma mort eût été un grand malheur, savez-vous bien ?... non pour

moi, qui n'ai plus grand temps à vivre sans doute, mais pour une pauvre enfant qui se serait trouvée seule au monde, et qui serait morte dans l'isolement et le désespoir.

– Vous avez une fille ?

– Un ange, monsieur, et c'est une grande bonté de Dieu d'avoir détourné le couteau de ce misérable, car, à l'heure qu'il est, Marguerite serait perdue.

– Marguerite ? s'écria Octave qui ne pouvait plus se contenir, et se précipita vers Tanneguy dont il prit les mains.

– Vous la connaissez ? fit ce dernier en retirant ses mains par un mouvement de défiance.

– Mais je suis Octave !... Tanneguy, Octave Kerhor ; ne me reconnaissez-vous pas ?

Le vieux Tanneguy se tut, regarda un moment Octave, qui se tenait debout devant lui, haletant, éperdu, attendant, une réponse, et remua tristement la tête :

– Oui, vous êtes Octave, dit-il après un moment de silence, je vous reconnais bien

maintenant. Sans le vouloir sans doute, monsieur, c'est vous qui avez attiré sur nous tous les malheurs que nous déplorons... Marguerite est maintenant perdue pour vous, comme elle est perdue pour le monde.

– Que dites-vous ?

– Je dis, monsieur Octave, que vous êtes un gentilhomme, et que j'attends de votre honneur que vous n'irez pas plus loin sur cette route, quand je vous aurai appris que Marguerite est à deux pas d'ici.

– Mais je l'aime !

– C'est un aveu que vous m'avez déjà fait, jeune homme, et aujourd'hui comme il y a deux ans, cet aveu le repousse.

– Ah ! c'est de la cruauté.

– Non, de l'humanité, monsieur.

– Comment ?

– Et si vous n'avez pas su respecter naguère l'innocence de Marguerite, j'espère qu'aujourd'hui, du moins, vous saurez respecter sa folie.

– Marguerite folle !... s'écria Octave, qui fut obligé de se retenir au bras d'Horace pour ne pas tomber.

VI

Marguerite folle !...

Cette pensée ne sortait plus de l'esprit d'Octave, et depuis trois jours qu'il était au Conquet, il avait, vainement, cherché à calmer la douleur dont il avait été frappé en apprenant cette cruelle nouvelle.

Marguerite folle !

Toute la journée on le voyait errer sur la côte déserte, marchant de rocher en rocher, quelquefois sombre, muet, le regard fixe et le front penché ; puis souvent, s'arrêtant sur la grève pour prendre sa tête dans ses mains et pleurer...

Il n'avait pas songé à raconter à Tanneguy sa vie, son amour, la mort de sa mère, qui le laissait libre ; il avait laissé Horace reconduire le vieux Breton à sa demeure, et n'avait pas insisté pour y

aller lui-même.

Qu'y eût-il été faire... ?

Maintenant Marguerite était perdue pour lui, perdue à jamais, sans espoir... La vue de la pauvre enfant, dans sa pénible position, eût renouvelé toutes ses souffrances, sans y apporter le moindre remède ; il valait mieux la quitter sans la revoir, il valait mieux partir sans lui parler.

D'ailleurs, il avait encore, dans son cœur, l'image ineffable de l'enfant heureuse qu'il avait connue et aimée ; il ne voulait pas attrister sa vie, en apportant dans sa solitude le souvenir cruel de son malheur !

C'est ainsi qu'il avait raisonné dès les premiers moments ; il espérait alors qu'Horace lui apporterait des nouvelles de Marguerite, que quelqu'un lui parlerait d'elle, qu'il saurait enfin d'une manière certaine que penser et que faire.

Mais Horace n'avait point encore rencontré Marguerite ; pour complaire à Octave, il avait, à diverses reprises, demandé au père Tanneguy à la voir ; sa qualité de médecin lui donnait le droit

d'être indiscret, elle lui en imposait presque le devoir. Le père Tanneguy avait repoussé toute avance à ce sujet : la solitude, prétendait-il, convenait surtout à l'état de sa fille ; elle vivait fort retirée, ne voyait que son père, et souriait seulement le soir quand la journée avait été belle.

Le père Tanneguy avait ajouté que sa santé propre était pour ainsi dire rétablie, qu'il n'oublierait jamais le service qu'Horace et Octave lui avaient rendu, mais qu'il désirait bien vivement ne pas les retenir dans le pays plus longtemps qu'il ne leur convenait à eux-mêmes.

C'était une manière indirecte de les congédier ; mais Horace, par amitié pour Octave, n'y voulut point prendre garde.

– Ainsi, disait Octave après que son ami l'avait entretenu longuement de l'intérieur de la ferme du père Tanneguy, ainsi, vous n'avez pu voir Marguerite ?

– Impossible !

– Et du moins vous a-t-il fait connaître le caractère particulier de sa folie ?

– Nullement.

– Vous ne le lui avez peut-être pas demandé ?

– Si fait.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Il a éludé.

– C'est étrange ! disait Octave.

– C'est étrange, si l'on veut, ajoutait Horace, car enfin cet homme ne veut pas vous voir ; je comprends cela jusqu'à un certain point, et vous aussi. Le plus sage donc est de nous en tenir là, mon ami, de faire notre valise, et de prendre une autre direction.

– Partir sans la voir ?

– Mais elle ne vous reconnaîtra pas !

– Mais moi, Horace, moi, je la verrai ; je presserai sa main, j'entendrai encore une fois le son de sa voix ; dans l'expression de son regard, je retrouverai peut-être quelques rayons de son beau regard d'autrefois... et que sait-on ?... Dieu ne m'aurait-il pas envoyé ici pour la rendre à la raison et à l'amour ?

– Les amoureux ont toujours d'excellentes raisons qui ne valent pas mieux que les vôtres, dit Horace en haussant les épaules.

– Mais n'êtes-vous pas de mon avis ? Pensez-vous que sa folie doive être éternelle ?

– C'est selon.

– N'avez-vous pas envie de le savoir ?

– Peut-être.

– Vous êtes savant.

– Vous êtes bien bon !

– Et curieux.

– Je ne m'en cache pas.

– Eh bien ! restez, mon ami. Allez encore chez le père Tanneguy... Pour moi, pour vous, pour elle aussi, ne parlons pas ; tentez encore de les rencontrer ; notre persévérance sera couronnée de succès ; et si vous pouvez la voir seulement dix minutes, vous me l'avez dit, vous saurez si cette folie est incurable.

– Je vous le promets.

Et tous les jours c'étaient les mêmes instances

de la part d'Octave et la même condescendance de celle d'Horace.

Il est vrai de dire que ce dernier n'était peut-être pas complètement désintéressé dans la question.

Le mystère dont on entourait Marguerite, les précautions inouïes que prenait le père pour n'en laisser approcher personne, pas même un médecin : tout cela avait éveillé sa curiosité au dernier point, et l'obligeance avec laquelle il semblait servir les intérêts d'Octave, était bien un peu mêlée d'entêtement pour son propre compte.

Mais jusqu'alors ses efforts avaient été vains, et rien ne pouvait faire supposer qu'il dût mener l'affaire à bonne fin.

Un jour, Octave était sorti du Conquet, et tout en se promenant, il avait insensiblement gagné la plaine, et son instinct, plus que sa volonté, l'avait dirigé vers la demeure de Marguerite.

C'était une petite habitation, placée sur une légère éminence, qui dominait conséquemment toute la côte, et devait jouir des beaux spectacles

qu'offre la mer par les jours de grandes tempêtes.

On a beaucoup exploré la Bretagne, dans ces derniers temps surtout ; les touristes s'y sont donné rendez-vous de tous les points de la France, et cette terre, éminemment pittoresque, a été pendant quelques années presque aussi fréquentée que la Suisse ou l'Italie.

Mais les touristes n'ont guère visité que les lieux dont les *Guides du voyageur* leur indiquaient le nom et la position topographique. Ils ont parcouru les plaines de Karnac, les rives enchantées de l'Ellé, les montagnes d'Arrès ; ils se sont arrêtés à Penmarch, au Foll-Cout, à Saint-Paul-de-Léon, et bien peu ont osé pousser leur course, jusqu'aux bords de l'Océan. Les côtes de Bretagne ont rarement été foulées par le pied du voyageur, et les historiens du pays eux-mêmes ont complètement négligé d'en faire mention.

Que de ravissants paysages, que de puissantes fantaisies de la nature restent là, ignorées ou méconnues. Quel plus beau spectacle que celle longue suite d'énormes rochers que la mer, dans ses gigantesques caprices, a taillés avec un art

qu'envierait le plus habile sculpteur ! De Saint-Matthieu à Saint-Paul-de-Léon le regard se lasse à admirer ; les glaciers de la Suisse n'ont pas de plus beaux aspects, les bords de la Baltique n'offrent pas de plus curieux sujets d'étude. Il y aurait tout un livre à écrire sur cette partie de la Bretagne, livre coloré, attrayant, saisissant et dramatique. Il sera fait tôt ou tard.

La ferme du vieux Tanneguy était à une demilieu environ de la côte, mais par sa position elle dominait, nous l'avons dit, toute cette plaine qui s'étend entre le Conquet et Saint-Matthieu ; un bouquet de petits arbres en formait une ceinture mouvante, et elle s'en dégageait coquettement pour laisser s'élever vers le ciel les petites tourelles à cul-de-lampe, dont elle était ornée : un vieux reste de la féodalité.

Octave examinait un à un tous les détails de cette charmante habitation, et son cœur battait à se rompre quand la pensée lui venait que Marguerite était là, sans doute, et que d'un moment à l'autre il pouvait la voir. C'était la première fois qu'il lui arrivait de pousser ses

excursions jusqu'à cet endroit, et il se sentait rougir et trembler comme un écolier pris en défaut.

Mais le désir de voir Marguerite fut plus fort ; il s'assit au pied de l'un des arbres qui servent d'allée à l'habitation, et attendit patiemment.

Il était six heures environ ; le soleil se couchait à l'horizon, il avait fait une journée magnifique. Il espérait la voir sortir, la rencontrer, lui parler ; mille rêves insensés à la réalisation desquels il ne croyait pas. Mais il attendait, et cette attente suffisait à emplir son cœur d'une douce émotion.

Une heure se passa ainsi sans qu'aucun incident vint troubler sa solitude ; Octave était désappointé, mais que pouvait-il faire ? Se résigner et revenir le lendemain, c'était le parti le plus sage, et déjà il se disposait à se lever quand un bruit de pas vint détourner son attention.

Ce pouvait être Marguerite ! et tout son être tressaillit ; mais cette joie dura peu, car dès qu'il se fut retourné, il aperçut un vieux mendiant qui venait à lui du bout de l'allée.

Le vieux mendiant s'appuyait sur un bâton noueux, et paraissait marcher avec beaucoup de peine. Octave eut pitié de lui et alla à sa rencontre.

— La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur, fit le vieillard dès qu'Octave fut à portée du chapeau qu'il tenait à la main et avec cette voix chevrotante et plaintive qui semble appartenir exclusivement aux mendiants bretons.

Octave laissa tomber une pièce blanche dans le chapeau qu'on lui tendait et se disposa à passer outre ; mais il s'arrêta presque aussitôt, comme poussé par une idée soudaine, et fit signe au mendiant de s'approcher.

Celui-ci accourut avec toute la prestesse d'un jeune homme, et leva vers Octave sa tête et ses regards avides.

— Pour vous servir, mon bon monsieur, dit-il en s'inclinant humblement, malgré mes soixante-dix ans et mes infirmités, il y a bien des services que je puis rendre encore ; et me voilà prêt, mon bon monsieur.

Octave l'examina.

Ce mendiant pouvait avoir cinquante ans au plus, malgré les soixante-dix qu'il s'attribuait si généreusement. Il portait le costume déguenillé de l'emploi ; une besace vide pendait à son côté, et un bandeau couvrait une partie de sa figure.

D'ailleurs il avait l'air fort respectable, et nul, si ce n'est Tanneguy, n'eût pu reconnaître dans cet homme Éric, le mendiant de Saint-Jean-du-Doigt.

C'était lui cependant, toujours aussi vert, aussi vigoureux, jouant encore avec la même astuce et le même bonheur la comédie de la mendicité. Éric avait été obligé de fuir les environs de Saint-Jean-du-Doigt après le départ de Tanneguy ; on avait su ses calomnies, et tout le canton avait cessé presque instantanément de lui faire l'aumône.

Éric avait donc quitté le pays et s'était dirigé vers Saint-Mathieu, conservant au fond du cœur une haine implacable contre Tanneguy et sa fille dont il avait fait le malheur, mais qu'il accusait d'avoir fait le sien.

Éric était une mauvaise nature ; aucun bienfait ne pouvait le ramener. Il s'était promis de se venger de Tanneguy, et rien n'aurait pu le faire renoncer à ses projets de vengeance. Sans s'en douter, ou sans s'en inquiéter, il suivait cette pente sanglante qui mène tout droit au bagne.

Du reste le bagne est à Brest, à deux pas de la côte, et, l'on doit le dire, le voisinage d'une pareille institution est pernicieux pour les campagnes qui entourent cette ville ; non que nous entendions prétendre que le sens moral y soit plus perverti, que l'on y rencontre plus de criminels que dans tout autre lieu ; Dieu nous garde d'exprimer une pareille pensée. Mais il nous semble que le bagne doit rayonner tristement sur les environs. Il s'échappe presque tous les jours un ou deux forçats de Brest, et ces forçats se répandent d'habitude dans les communes qui l'entourent ; quelquefois ils y séjournent ; c'est une dangereuse compagnie ; ce sont de terribles professeurs de vol et d'assassinat. Il ne faut pas laisser l'esprit populaire se familiariser avec ces épouvantails nécessaires ; il faut craindre qu'ils ne deviennent

de sanglants soliveaux !

Éric s'était vite formé à cette école : le premier pas était fait ; il entra de plain-pied dans cette voie terrible, et, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, il s'était assez bien acquitté de sa première affaire.

Octave examinait donc Éric le mendiant et hésitait à l'interroger.

Éric se trouvait gêné par cette espèce d'examen dont il était l'objet ; il craignait à chaque instant qu'Octave ne vînt à rappeler ses traits et à le reconnaître, et il ne lui convenait pas, dans le moment du moins, de renouveler connaissance.

Il recommença donc ses propositions.

— Monsieur veut peut-être un guide pour visiter les environs, reprit-il avec le même ton paternel ; quoique je ne sois plus aussi ingambe que je l'ai été, je pourrai cependant lui être de quelque utilité, et personne ne connaît la côte mieux que moi. Tel que vous me voyez, j'ai fait autrefois jusqu'à vingt lieues dans ma journée.

– C'est bien marcher ! murmura Octave, mais ce n'est pas un service de cette nature que j'attends de vous, mon brave homme.

– Il m'appelle brave homme, pensa Éric, il ne me reconnaît pas.

– En votre qualité de mendiant, poursuivit Octave, vous devez fréquenter toutes les fermes du pays et en connaître les habitants : ce sont des renseignements que je veux avoir ; êtes-vous à même de me les donner ?

– Tout ce qui pourra vous être agréable, répondit Éric.

Et un sourire plein de malice, d'astuce et de satisfaction passa sur ses lèvres.

Mais Octave était trop profondément préoccupé pour s'apercevoir d'un semblable détail.

– Voyez-vous, poursuivit Éric, voilà vingt ans bientôt que je suis dans le pays, et je puis vous donner sur les familles qui y demeurent les renseignements les plus circonstanciés.

– Les renseignements que je désire avoir, dit

Octave, n'ont qu'une importance purement relative, et d'ailleurs la personne dont il s'agit n'habite guère cette côte que depuis deux ans...

– Depuis deux ans ? fit Éric comme s'il eût cherché à se rappeler.

– Oh ! il est inutile de chercher longtemps, ajouta Octave, je n'ai point d'intérêt à cacher le nom de cette personne ; nous sommes sur sa propriété, et c'est Tanneguy qu'elle s'appelle.

– Tanneguy, dit Éric en relevant la tête.

– Vous le connaissez ?

– Beaucoup, mon bon monsieur.

– Il y a deux ans qu'il est au pays, n'est-il pas vrai ?

– Deux ans, en effet.

– Et quelle réputation y a-t-il acquise ?

– Oh ! celle d'un respectable et digne fermier... il n'y a qu'une voix là-dessus.

– Il vit fort retiré, cependant ?

– Il ne sort jamais, pour ainsi dire.

– Et qui fréquente-t-il ?

– Personne.

– Mais comment le connaît-on alors ?

Éric remua la tête avec un faux air de finesse et de bonhomie.

– Eh ! mon bon monsieur, répondit-il, par le bien qu'il fait.

– Il en fait donc beaucoup ?

– Tout son avoir y passe, quoi !

Octave hésita, puis il poursuivit :

– Mais dites-moi, mon brave homme, ajouta-t-il, à quoi, dans le pays, attribue-t-on cette sorte de solitude dans laquelle il se renferme ?

– Oh ! à ceci et à cela, répondit Éric, à tout et à rien, vous savez, les uns disent blanc, les autres disent noir. Ceux qui sont plus près de la vérité rapportent cela à des malheurs que le bonhomme Tanneguy a éprouvés dans le pays qu'il habitait auparavant.

– Quels malheurs ?

– Sa fille...

- Ah ! il a une enfant ?
- Et un beau brin de fille !
- Vous l’avez vue ?
- Comme je vous vois.
- Et elle est jeune ?
- Dix-sept ans approchant.
- Et jolie ?
- Comme un ange du bon Dieu.
- Et pourquoi semblez-vous mêler la fille à la cause des malheurs du père ?
- Oh ! c’est une histoire...
- On la dit folle, n’est-ce pas ?
- Pour cela, mon bon monsieur, je l’ai souvent entendu dire.
- Est-ce que vous ne le croiriez pas ?
- Elle vit fort retirée, la pauvre enfant, et il est bien impossible de savoir ce qu’elle pense et ce qu’elle dit.
- Mais alors, pourquoi ces bruits ?
- Ça, c’est le père Tanneguy, un brave

homme, voyez-vous, qui a quelquefois des idées singulières.

– Comment ?

– Mon avis à moi est que la pauvre jeune Marguerite n'est pas heureuse.

– Vous pensez donc que son père aurait poussé la cruauté jusqu'à la séparer des vivants ; qu'elle ne serait pas folle ?

– Je le pense.

– Mais alors, ce serait une action généreuse que de l'enlever à cette prison inique dans laquelle on l'enferme, où on la tue lentement.

Un sourire passa rapidement sur les lèvres d'Éric, et Octave se tut.

Son cœur battait avec précipitation : un espoir soudain s'était fait jour à travers ses irrésolutions, et ses regards fixement arrêtés sur les tourelles du manoir cherchaient à y découvrir celle qu'il aimait.

Cependant, malgré l'assurance d'Éric, malgré le désir qu'il nourrissait dans son esprit, il ne pouvait encore croire à cette révélation. Pourquoi

le vieux Tanneguy, qui aimait tant sa fille, l'aurait-il ainsi cruellement condamnée à la solitude, à la folie ? Pourquoi Marguerite se serait-elle résignée à jouer ce rôle dont elle devait souffrir ? N'y avait-il pas, au contraire, mille raisons de croire qu'il en était autrement ? Et Octave lui-même n'était-il pas fondé à penser que la douleur avait pu égérer la raison de Marguerite jusqu'à la folie ?

Octave retomba lourdement de la hauteur de ses espérances dans la réalité, et il sentit de nouveau son cœur se briser et la confiance s'en échapper.

D'ailleurs, ce qui le confirma encore davantage dans cette pensée, que le mendiant avait calomnié le père de Marguerite, c'est que, lorsqu'il sortit de ses rêveries et releva la tête, le mendiant avait disparu, ne croyant pas devoir attendre de nouvelles interpellations.

Octave poussa un profond soupir, et reprit son chemin vers le Conquet.

Il était profondément triste : une amertume sans seconde emplissait sa poitrine ; un désespoir

morne se lisait sur ses traits.

Pauvre Marguerite !... Marguerite, folle !... folle à cause de son amour.

Il ne l'avait pas vue, il lui faudrait repartir sans la voir ; il allait être contraint de s'éloigner pour toujours.

Octave comprenait qu'il valait mieux, pour son repos, pour son bonheur, qu'il en fût ainsi. Et cependant il ne pouvait se résigner à cette nécessité ; et il marchait, à pas lents, dans l'allée de tilleuls, espérant toujours vaguement que Dieu prendrait pitié de lui, et mettrait fin à son atroce douleur.

Tout à coup il s'arrêta.

Un bruit imperceptible s'était fait entendre, et Octave avait tressailli.

Une fenêtre de l'une des tourelles venait de s'ouvrir, et l'amoureux jeune homme s'était retourné précipitamment.

C'était Marguerite !

Le jour n'avait pas fui encore. Il régnait de toutes parts un calme et un recueillement

ineffables ; quelques rayons de soleil se jouaient encore sur les toits bleus du petit manoir.

C'était bien Marguerite !

Mais comme elle avait pâli et maigri, ce n'était plus la blonde et charmante enfant rieuse qu'il avait connue et aimée ; maintenant c'était la pâle et douce image d'Ophélia, pleurant son amour perdu, ou souriant tristement aux rêves de sa raison égarée.

Octave demeura comme frappé de cette transformation, et ne pouvant avancer ni reculer, sans force, sans voix, la poitrine haletante, il laissa tomber sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Et alors, tout son passé revint radieux, rire et danser autour de lui ; toute cette vie heureuse, enchantée, bénie de Dieu, passa devant lui jour à jour, heure à heure, avec ses fleurs et ses parfums, ses chants et ses fêtes.

Il revit la vallée de Saint-Jean-du-Doigt, la ferme du père Tanneguy ; le chemin creux qu'il prenait pour y aller, le sentier rude et rocailleux

qu'il suivait pour en revenir.

Comme il était jeune et gai ! Comme il aimait !

Et Marguerite ? la pauvre sainte enfant !

Elle courait alors à travers la prairie, laissant flotter ses cheveux sur son dos ; quelle grâce exquise dans ses gestes ! quelle candeur sur son front ! quelle touchante expression dans son regard !

Dieu n'avait pas d'ange plus pur ; jamais homme n'avait été aimé par un cœur plus naïf !

Octave suivait un à un ces fantômes gracieux du passé, et il les saluait les yeux pleins de larmes et le cœur désespéré.

Tout était fini maintenant. Le vide s'était fait autour de lui ; la solitude, une solitude froide et sans écho l'entourait, et il ne voyait plus de refuge que dans la mort.

Ainsi absorbé par les souvenirs du passé, Octave n'entendait pas la voix de Marguerite, qui, grâce au calme de la soirée, semblait flotter dans l'air comme une ravissante harmonie.

Elle chantait une de ces légendes bretonnes qui sont si profondément imprégnées de la mélancolie du pays et de ses habitants, et sa voix était émue, en racontant des malheurs dont elle semblait comprendre toute l'amertume.

C'était l'héritière de Keroulay.

VII

Marguerite avait cessé de chanter ; Octave écoutait encore, suspendu à ses lèvres. La nuit était venue, laissant tomber de son front étoilé ses premières ombres transparentes, et bien que Marguerite eût disparu depuis quelques minutes, Octave ne pouvait se résoudre à abandonner la place. Un désir immodéré s'était emparé de lui ; il voulait la voir encore, lui parler, entendre cette voix qui lui avait rappelé tant de choses de son passé.

Les fous, pensait-il, ont quelquefois des moments de lucidité ; alors, ils se souviennent, ils retrouvent pour un instant seulement l'amour, la joie, l'espoir du passé. Marguerite doit être ainsi. Une heure passée à ses genoux suffirait à la rendre heureuse et à la faire souvenir !

Il s'arracha de la place qu'il occupait et fit quelques pas vers la ferme. Il était plein

d'hésitation et de terreurs ; mais une volonté plus forte que la sienne le poussait en avant, et il obéissait à cette impulsion, sans en chercher la cause.

Il ne connaissait pas la ferme, mais son cœur le dirigeait, et il arriva peu après à deux pas du verger, lequel n'était séparé de la voie publique que par une mauvaise clôture en branches de houx.

Une émotion indicible s'empara de son esprit, quand il posa le pied sur ce terrain. C'était là qu'habitait Marguerite ; ces lieux étaient pleins d'elle ; elle y venait quelquefois sans doute ; les allées sablées qu'il foulait avaient été sans doute souvent foulées par ses pas. Une exaltation singulière saisit son cœur, et il marcha devant lui, à pas rapides et pressés.

Combien il l'aimait en ce moment ! Son amour s'était augmenté du mystère qui l'entourait, et plus encore peut-être de cette sympathique pitié qui s'adresse à tout être qui souffre.

Octave se félicitait d'avoir surmonté ses

craintes, d'avoir fait taire ses hésitations, et son pied s'appuyait ferme sur le sol.

Qu'avait-il à craindre, d'ailleurs ? et quel était son crime ?

Il avait aimé Marguerite, et il l'aimait encore autant qu'un homme peut aimer une femme ; il avait fait de cet amour le seul rêve de sa vie ; il n'avait pas d'autre désir, pas d'autre ambition.

Pourquoi aurait-il reculé ?

Il s'assit sur un tertre de gazon que le vent d'automne avait flétri, et, prenant sa tête dans ses mains, il songea avec amertume à tout ce qu'il avait perdu !

Les amants ont parfois d'inexplicables divinations.

Octave pouvait croire que Marguerite reposait déjà, qu'elle était près de son père, qu'on ne la laisserait pas sortir seule dans la campagne à pareille heure de nuit ; et cependant son cœur était plein d'espoir, et il attendait.

Une demi-heure se passa de la sorte, une demi-heure pendant laquelle le plus léger doute

ne vint pas même ébranler sa confiance.

Et quand, après ce laps de temps écoulé, il releva la tête et promena autour de lui son regard incertain, il vit une forme pâle et blanche tourner l'allée et s'avancer de son côté.

Avant qu'il l'eût reconnue, il avait deviné Marguerite.

C'était elle en effet.

Marguerite seule, suivie seulement à quelque distance par un beau chien de race.

Marguerite était-elle entraînée à cette heure, et dans cet endroit, par quelque attraction magnétique ? Dieu seul le sait... Mais dès qu'elle vit Octave, elle s'arrêta comme effrayée, et parut vouloir rebrousser chemin ; ce dernier remarqua ce mouvement, et il se précipita à sa rencontre.

– Marguerite ! lui cria-t-il d'une voix où tremblaient mille sentiments divers, Marguerite !... c'est moi, Octave !...

Il y avait, dans le ton dont cet appel fut prononcé, quelque chose de si profondément déchirant, que Marguerite s'arrêta au moment de

s'éloigner, et se retourna vers son amant.

– Octave ! dit-elle en croisant ses deux bras sur son cœur comme pour en comprimer les battements, Octave, est-ce possible ! ne me trompez-vous pas ?

Octave était déjà près d'elle, et serrait ses mains dans les siennes.

– Moi, moi, vous tromper, dit-il dans tout l'enivrement de sa joie... Oh ! Marguerite, ne me reconnaissez-vous donc point... ou ne m'aimez-vous plus ?

– Si ! si ! je vous reconnais ; c'est bien vous que j'avais cru perdu... qui m'avez oubliée, peut-être !...

Et Marguerite regardait Octave avec un air de doux reproche, et Octave ne pouvait se lasser de la contempler.

Ce dernier avait tout oublié, le vieux Tanneguy, Horace, Éric le mendiant ; il remerciait Dieu dans toute l'effusion de son cœur, d'avoir accordé à Marguerite assez de lucidité pour le reconnaître et l'aimer encore, ne

fût-ce qu'une seconde.

– Si vous saviez, Marguerite, reprit-il après quelques minutes de contemplation muette, si vous saviez combien j'ai été malheureux depuis notre séparation ! Comme je me suis trouvé seul et triste, et que de larmes amères j'ai versées sur notre amour perdu !... Je vous ai cherchée à Lanmeur, mais vous étiez partie, et nul n'a pu me dire quelle route vous aviez suivie ; tenez, je vous aimais, moi, Marguerite, et, plus d'une fois, la pensée du suicide a troublé mes nuits.

– Octave ! interrompit la jeune fille avec un cri, et en se serrant avec épouvante contre son amant.

– Et croyez-vous, poursuivit ce dernier, que je n'eusse pas préféré cent fois la mort à cette existence que j'ai menée jusqu'à ce jour ? J'étais si seul au monde, et je craignais de ne vous revoir jamais. Pauvre Marguerite, ah ! vous avez dû bien souffrir vous-même !

Un sourire d'une ineffable douceur vint effleurer en ce moment les lèvres de la jeune fille.

– Ai-je souffert ? répondit-elle en oubliant son beau regard sur le front d’Octave, je ne m’en souviens plus. Vous étiez parti, j’étais seule aussi comme vous ; comme vous je pleurais un amour brisé, un passé perdu. L’avenir s’était fermé tout à coup devant mes regards ; il n’y avait plus rien autour de moi qu’une solitude profonde et triste... Mais que vous dirai-je, Octave ? j’avais confiance en Dieu, en moi, en vous-même. Je ne pouvais croire que vous m’oublieriez ; j’espérais toujours, et je vous attendais...

– Bonne Marguerite !

– Pourquoi cela était-il ainsi ? qui mettait cette foi dans mon cœur ? d’où vient que je n’ai pas désespéré ? je l’ignore. Mais Dieu a béni mon courage, et aujourd’hui, à cette heure où je vous revois, il me semble que ces deux années d’absence ont passé comme un rêve ; et je cherche en vain à me rappeler si j’ai souffert et si j’ai pleuré.

Octave ne répondit pas ; mais son cœur se serra douloureusement. Les paroles de Marguerite le rappelaient à la réalité de la

situation ; un mot avait suffi pour rouvrir l'abîme insondable qui les séparait désormais. Les vains efforts que la jeune fille faisait pour réédifier ce passé qui venait de s'écouler sans laisser aucune trace dans son souvenir disaient assez l'état de son esprit : c'était un mal sans remède ; la pauvre enfant était bien folle, folle comme Ophélie...

Octave frissonna.

– Ainsi, reprit-il bientôt, en se contenant, vous m'avez pardonné ?

– Vous en ai-je donc voulu ?

– Et vous m'aimez toujours ?

– Toujours, Octave.

Il y eut un moment de silence : Octave luttait contre ses propres impressions, et cherchait encore à se tromper lui-même.

– Quand vous avez quitté Lanmeur, dit-il presque aussitôt, c'est dans cette ferme que vous êtes venue habiter ?

– Oui.

– Vous sortiez rarement, m'a-t-on dit ?

– Mon père me le défendait.

– Pourquoi cela ?

– Je l’ignore.

– Et l’idée ne vous est-elle jamais venue de lui demander la raison de cette claustration singulière ?

– Jamais.

– Que faisiez-vous donc ?

– J’attendais.

Octave se tut ; il ne savait plus que penser : toutes ces réponses étaient faites d’un ton calme et parfaitement lucides ; elles ébranlaient ses convictions, et rappelaient encore une fois le doute dans son esprit.

Une heure s’écoula dans cet entretien ; la lune montait à l’horizon, et ses pâles rayons glissaient doucement sous les allées ombrageuses. Il régnait de tous côtés un silence plaintif que troublait seul le lointain murmure de l’Océan sur les falaises. Octave et Marguerite étaient profondément émus.

Enfin l’heure du départ sonna... Marguerite

avait à craindre que son absence ne fût remarquée ; son père était sévère ; il avait gardé rancune à Octave : il fallait se séparer...

Elle se leva.

Elle était belle et souriante ; son regard éclatait d'amour et de pudeur contenus ; elle tendit avec abandon ses deux mains à Octave.

– Octave, lui dit-elle d'une voix émue, voulez-vous que je sois bien heureuse, et que je vous aime comme aux beaux jours de notre passé ?

– Oh ! parlez ! parlez ! fit Octave en baisant les mains de Marguerite avec un fol élan.

– Eh bien ! reprit la jeune fille, allez demain trouver mon père, et obtenez de lui votre pardon et le mien.

Et, en disant ces mots, elle lui fit un geste d'adieu, et disparut sous l'allée qui conduisait à la ferme.

Une heure après, Octave regagnait son logis, la tête bouleversée, l'esprit plus irrésolu que jamais, et racontait à Horace ce qui venait de lui arriver.

Horace sortait de chez Tanneguy ; il paraissait fort soucieux quand Octave survint ; il écouta d'un air profondément attentif tout ce que ce dernier lui dit, et finit par se renverser nonchalamment dans son fauteuil de cuir, les jambes croisées, le visage tourné vers le plafond.

– Ainsi, lui dit-il en lâchant une bouffée de tabac de la Havane, qui s'enfuit lentement en spirales bleues vers la fenêtre, ainsi, vous avez revu Marguerite ?

– À l'instant, répondit Octave.

– Alors nous allons partir demain.

– Comment ?

– N'était-ce point là votre intention ?

– Eh quoi ! vous voudriez que je l'abandonnasse au moment où je viens de la retrouver ?

– Mais qu'espérez-vous donc ?

– Je ne sais.

– On a vu peu de fous revenir à la raison.

– Pensez-vous qu'il n'y ait point de remède ?

– Je le crains.

– Mais Marguerite m’aimait ; si je la voyais souvent, peut-être réussirai-je...

Horace remua la tête d’un air d’incrédulité.

– Tenez, mon cher ami, lui dit-il, voulez-vous que je vous parle franchement ?

– Parlez, fit Octave.

– Eh bien ! je crains que vous n’éprouviez plus pour Marguerite que cette sympathique pitié que nous inspire naturellement tout être qui souffre : vous avez aimé cette jeune fille avec l’ardeur d’une passion de vingt ans, et aujourd’hui que vous la retrouvez après deux années d’une séparation cruelle, aujourd’hui qu’elle vous apparaît pâle et triste comme Ophélie, c’est plutôt votre imagination que votre cœur qui se frappe ; votre générosité s’exalte, et vous vous laissez séduire par le côté chevaleresque de la mémoire que vous vous imposez. Croyez-moi, Octave, consultez-vous bien avant de vous engager plus avant dans cette voie ; songez que Marguerite est folle, et qu’elle

ne pourra peut-être jamais être rendue à la raison ; songez que son père vous accuse de tous ses malheurs ; songez enfin quelle existence serait la vôtre, si vous persistiez dans votre résolution. Ne vaut-il pas mieux, dites, rentrer dans la vie ordinaire, et faire ce que mille autres ont fait avant vous... oublier ? Marguerite est perdue pour tous ; Dieu seul peut faire ce miracle de vous la rendre telle que vous l'avez connue et que vous l'avez aimée. Laissez donc le père Tanneguy dans cette solitude où il est venu s'enfermer avec sa fille ; reprenons notre bâton de voyage, et hâtons-nous de rentrer à Paris où l'on nous attend.

Octave avait écouté sans faire la moindre observation ; quand Horace eut fini, il lui prit les mains et les serra avec affection.

– Merci, lui dit-il d'un ton sérieux et grave, merci, mon ami, de vos conseils ; je les accepte comme je le dois, mais je ne puis les suivre. L'amour que j'ai voué à Marguerite est né le jour où, pour la première fois, j'ai senti battre et tressaillir mon cœur ; cet amour ne finira qu'avec

ma vie ! Vous savez si je suis capable d'un attachement sérieux ; j'ai eu le bonheur de vous en donner quelques preuves ; eh bien ! à cette heure, je vous le dis, Horace, j'aime Marguerite comme je l'aimais il y a deux années ; mon amour s'est augmenté même de cette sympathique pitié qui, comme vous le disiez, s'attache à toute femme qui souffre et qui pleure. Je ne pourrais aimer une autre femme ; je sens que je n'aimerai jamais que Marguerite. Dans cette situation, voyez jusqu'à quel point vous m'aviez méconnu et comme vous vous trompiez... dans cette situation, il m'est venu une pensée, une pensée étrange peut-être, déraisonnable, folle, que le monde jugera diversement, mais à l'accomplissement de laquelle j'attacherai le bonheur de toute ma vie...

– Et cette pensée ? interrompit Horace qui changea tout à coup de ton.

– C'est de demander la main de Marguerite à son père.

– Vous voulez l'épouser ?

– Oui, mon ami.

– Une folle !

Octave sourit :

– Dieu ne fait plus de miracles, répondit-il ;
mais il est un sentiment qui peut encore en faire.

– Lequel ?

– L'amour !

VIII

Le lendemain soir, Octave partit du Conquet, et s'achemina vers le manoir de Marguerite.

Une partie de la journée s'était passée en conversation avec Horace, et aucune observation n'avait pu ébranler ses résolutions.

Octave partit plein d'espoir.

Toutefois, et bien qu'il eût une entière confiance dans l'amitié et le dévouement d'Horace, quelques mots jetés par ce dernier au milieu de leurs longs entretiens lui avaient inspiré de singuliers doutes.

Octave parlait de Marguerite, et il expliquait, pour la centième fois, comment il avait passé plus d'une heure près d'elle, et avec quelle lucidité elle avait répondu à toutes ses questions.

– C'est le miracle de l'amour qui commence, avait dit Horace d'un ton ironique.

– Vous raillez ? fit Octave.

– Je ne crois pas aux miracles.

– Avez-vous vu Marguerite ?

– Une fois.

– Et que pensez-vous de son état ?

Horace eut un singulier sourire à cette question ; il haussa les épaules et remua la tête :

– La médecine rend positif en diable, répondit-il, et je vous avouerai que j’hésite à me prononcer sur cette jeune fille.

– Comment cela ?

– Ah ! comment cela ! Mon ami, je n’en sais rien. On m’accorde généralement quelque mérite à la Faculté ; j’ai sauvé des malheureux que l’on avait déclarés incurables, et j’ai fait, dit-on, des miracles, moi, qui ne crois pas à ceux des autres ; eh bien ! à franchement parler, les quelques minutes que j’ai passées près de Marguerite m’ont amené à douter de moi-même et de la science.

– Expliquez-vous... dit Octave qui écoutait

avec anxiété.

Horace parut se recueillir un moment, puis il reprit bientôt après :

– Voici, dit-il à voix lente et en pesant chacune de ses paroles ; la folie se manifeste d'ordinaire par des indices connus, que la médecine a classés, et que vous avez pu observer par vous-même ; tous les fous ont le sourire contracté, le regard vague et fixe, le geste heurté ; leur voix emprunte un accent guttural ; ils marchent d'une façon particulière ; ils écoutent sans entendre, ou ils entendent sans écouter ; tout le monde sait cela, et ces observations sont élémentaires. Eh bien ! chez Marguerite, je n'ai constaté aucun de ces indices.

– C'est vrai, interrompit Octave.

– Et cependant, poursuivit Horace, je la considérais bien plus en médecin curieux et indiscret, qu'en amoureux aveugle ; Marguerite regarde avec deux yeux clairs d'une transparence virginale ; son geste est gracieux et arrondi, sa voix douce et caressante ; elle écoute fort bien ce qu'on lui dit, et, chose surprenante par-dessus

tout, je l'ai vue rougir quand je me suis approché d'elle !...

– Mais que concluez-vous de ces observations ? demanda Octave.

– Rougir ! continua Horace ; avez-vous jamais vu un fou rougir, vous ? Cela ne peut pas être, et si Marguerite est bien réellement folle, elle échappe à toutes les observations faites jusqu'à ce jour, et sa folie doit être incurable.

Tout en s'avançant vers la demeure de Marguerite, Octave repassait dans sa mémoire les moindres détails de cette conversation, et y puisait à chaque instant de nouveaux motifs d'espérer :

« Si Marguerite est bien réellement folle », avait dit Horace ; il était donc possible qu'elle ne le fut pas.

Et là-dessus, son esprit partait, pour ne s'arrêter qu'aux pieds de Marguerite rendue à la raison, à l'amour, au bonheur !

Quand il parvint à la demeure du père Tanneguy, la nuit était venue. Une vieille

servante le reçut sur le seuil de la porte, et l'introduisit dans une salle basse donnant sur la cour d'entrée.

Marguerite ne tarda pas à paraître. Elle était seule au logis, et le père Tanneguy ne devait rentrer que fort tard.

Marguerite accourut souriante et joyeuse :

– C'est donc bien vous, Octave ? dit-elle au jeune homme en lui tendant les mains avec abandon ; ce n'était donc pas un rêve ? Oh ! je craignais déjà de ne plus vous revoir !

– Voilà bientôt deux années que je vous cherche, répondit Octave.

– Deux années ?

– Nul ne savait ce que vous étiez devenue.

– Mon père l'a voulu ainsi. Il était fort irrité contre vous, et j'ai pleuré souvent en secret.

– Bonne Marguerite !

Octave considérait la jeune fille avec une attention profonde pour découvrir sur son visage quelques traces d'une folie récente ; mais ses

investigations restèrent sans résultat. Rien ne troublait en ce moment la radieuse sérénité de Marguerite, et son limpide et beau regard ne s'abaissait pas même devant l'ardent regard de son amant.

Octave lui prit la main, et bien que la confiance commençât à renaître dans son cœur, il craignait à chaque instant que quelque révélation inattendue et terrible ne vînt la lui enlever. Ses tempes battirent, un nuage passa devant ses yeux.

– Marguerite, dit-il d'une voix émue, j'ai résolu hier d'aller trouver votre père ; je lui dirai que je vous aime, que je suis libre désormais de ma fortune et de mon nom, et que ma seule ambition au monde est de vous voir partager l'une et l'autre... Croyez-vous que Tanneguy me refuse ?

– Peut-être ! répondit Marguerite.

– Qu'a-t-il à craindre cependant ?

– Oh ! rien pour vous, Octave, mais pour moi.

– Comment !

– Le passé est un triste enseignement.

– Ne l'ai-je pas assez expié ?

– Sans doute.

– Et ces deux années qui viennent de s'écouler n'ont-elles pas été une assez longue épreuve ?

– C'est vrai !

– Vous me l'avez dit vous-même : cette séparation vous a été douloureuse.

– Dites cruelle, Octave. Nous étions seuls, loin du monde, avec l'Océan et la grève déserte pour tout horizon... Ah ! je pourrais raconter jour par jour les tristesses de ces deux années.

– Est-ce possible ?

– Mon père ne voulait pas me laisser sortir ; il prenait mille précautions pour que je ne fusse vue de personne. Il redoutait votre présence... J'ai dépassé bien rarement les limites de notre verger.

Octave ne répondit pas de suite ; les dernières paroles de la jeune fille avaient éveillé de singuliers doutes dans son esprit ; il pressentait vaguement la vérité, mais il frémissait en songeant qu'il pouvait encore se tromper.

Il reprit :

– Ainsi, dit-il avec anxiété, personne n’a passé le seuil de votre demeure pendant ces deux années ?

– Personne.

– Et vous vous rappelez, jour par jour, et vos tristesses et vos ennuis ?

– Parfaitement.

– Il n’y a dans votre souvenir aucune lacune ?

– Aucune.

– C’est étrange !

– Qu’avez-vous ?

– On m’avait dit...

– Quoi donc ?

– Tenez, Marguerite, pardonnez-moi toutes ces questions ; mais je vous aime, voyez-vous, je vous aime comme au premier jour, et tant que je vivrai, cet amour restera pur et inaltérable dans mon cœur... Eh bien !...

– Parlez.

– On m’avait dit qu’en quittant Saint-Jean-du-Doigt une cruelle maladie... que sais-je ? le délire...

Octave n’osa pas achever, il trembla de réveiller par une parole imprudente toutes les souffrances passées de la jeune fille, et leva vers elle un regard craintif et troublé.

Marguerite souriait.

– Ce que vous me dites, Octave, répondit-elle, n’a pas lieu de m’étonner, et vous n’êtes pas la première personne qui me teniez un pareil langage.

– Dites-vous vrai ?

– À plusieurs reprises déjà ce propos m’est revenu, et l’on a même été jusqu’à prétendre que j’étais folle.

Octave frémit, et un frisson glacé passa sous ses cheveux.

– Folle ! répéta-t-il en serrant les mains de Marguerite dans les siennes.

L’attitude de Marguerite était douce, calme et reposée ; un beau sourire éclairait son visage, et

ses deux yeux éclataient d'intelligence et de candeur.

– J'ignore, reprit-elle, dans quel intérêt ce bruit a été répandu ; l'espèce d'isolement dans lequel je vivais a pu jusqu'à un certain point l'autoriser, et je n'ai rien fait pour l'empêcher.

– Mais Tanneguy... fit Octave.

– Mon père ?

– Lui, du moins, aurait pu s'en préoccuper. À sa place, j'aurais pris des mesures...

Marguerite remua doucement la tête à ces paroles, et regarda autour d'elle comme si elle eût craint qu'on ne l'entendît.

– Octave, dit-elle alors à voix basse et mystérieuse, depuis deux années je porte un soupçon dans mon cœur ; voulez-vous que je vous le confie ?

– Dites ! oh ! dites.

– Eh bien ! Mon père a été douloureusement frappé par l'événement de Saint-Jean-du-Doigt, il s'est vu contraint de vendre la ferme, de renoncer à ses habitudes, à ses amis ; de quitter enfin un

pays où nous laissions la tombe de ma mère. Cette nécessité a aigri son caractère, peut-être troublé sa raison, et j'ai souvent pensé que, dans le but d'éloigner de nous les curieux et les indiscrets, il avait lui-même répandu le bruit de ma folie.

– Est-ce possible ?

– Mon père m'aimait tant, qu'il craignait de me perdre une seconde fois.

Comme ils en étaient là de leur entretien, un grand cri retentit tout à coup dans la ferme, et un épais tourbillon de fumée l'enveloppa tout entière.

La vieille servante accourut effarée auprès des deux amants.

– Que le bon Dieu nous protège ! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut la jeune fille, le feu est à la grange !

– Le feu ! dit Marguerite.

– Le feu ! répéta Octave.

Et tous les deux s'élançèrent au dehors pleins d'épouvante et d'anxiété.

En quelques minutes l'incendie avait fait de rapides progrès. Le feu avait trouvé dans la grange un aliment terrible, et maintenant les flammes grimpaient avec activité le long des murs, dévorant les solives, trouant le toit de chaume, lançant vers le ciel des flots de fumée et d'étincelles.

La nuit était épaisse et noire ; le vent soufflait avec force, venant de la côte, et les flammes traçaient alentour d'éclatants sillons.

Octave se multipliait sur tous les points ; Marguerite pleurait de désespoir, appelant son père absent : c'était un sombre et lugubre tableau.

Un incendie est toujours un événement redoutable ; mais à la campagne, loin de tout secours organisé, un pareil sinistre acquiert en peu de secondes des proportions considérables. On avait envoyé au Conquet pour demander des bras, et rien n'arrivait. Marguerite songeait à son père ; cette ferme était leur unique fortune, l'incendie menaçait de leur enlever leurs dernières ressources et de les réduire à la misère.

Toutefois, la grange que la flamme dévorait

était assez éloignée de la ferme, et il y avait lieu d'espérer que l'incendie s'arrêterait bientôt faute d'aliment. Octave en fit l'observation à Marguerite, mais cet espoir ne devait pas être de longue durée, car au moment où le feu diminuait d'intensité du côté de la grange, la ferme s'éclaira à son tour des rouges et sanglantes lueurs de l'incendie.

Tous les assistants poussèrent à cette vue un cri de rage et de désespoir. Leurs efforts devenaient désormais inutiles : la malveillance avait allumé le feu, et elle l'entretenait avec une activité impie et cruelle.

Marguerite s'assit éplorée sur le seuil de la cour, et Octave, silencieux et morne, prit place à ses côtés.

Ils n'osaient se communiquer leurs pensées ; leur âme tout entière s'abandonnait sans partage à la douleur du moment.

Tout à coup Octave et Marguerite se retournèrent et frémirent.

Derrière eux venait de se dessiner la nerveuse

silhouette du vieux Tanneguy, auquel la porte de la cour servait de cadre.

Il était pâle ; ses longs cheveux grisonnants tombaient, humides et roides, le long de ses tempes ; il s'appuyait sur son *peu-bas* et regardait.

Son œil était sec et brillait d'un feu sombre ; sa poitrine se soulevait péniblement ; il n'avait pas même aperçu sa fille.

Marguerite se pressait contre Octave muette d'épouvante et comme terrifiée ; elle n'osait faire un pas ni proférer une parole ; elle avait peur de ce sombre désespoir qui se peignait sur les traits décomposés du vieillard.

Enfin son amour filial l'emporta ; elle comprit que si son père avait jamais eu besoin de sympathie ardente et dévouée, c'était surtout à ce moment où les débris de son avoir allaient s'abîmer dans les derniers tourbillons de l'incendie ; elle domina l'épouvante qui la glaçait, et, quittant aussitôt les mains d'Octave, elle alla se jeter éperdue dans les bras de son père.

– Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle en pleurant et en présentant son front brûlant aux baisers du vieillard.

– Marguerite ! balbutia ce dernier d'une voix chevrotante, voilà la dernière et suprême épreuve... Dieu veuille qu'il nous reste la force de la supporter !

– Je travaillerai, mon père, fit Marguerite avec un filial entraînement.

Tanneguy la considéra un moment avec amour, et posa ses lèvres sur son front ; deux larmes coulèrent en même temps le long de ses joues maigres et creuses, et il la serra quelques secondes contre sa poitrine sans pouvoir prononcer une parole.

– Pauvre chère ! dit-il bientôt après, tu avais été cependant assez éprouvée. Ce nouveau malheur te tuera, s'il ne m'emporte pas moi-même avant toi... Ah ! pourquoi faut-il que nous ayons abandonné le sol où repose ta mère ?

Tanneguy revenait à un autre ordre d'idées, quand son regard s'arrêta sur Octave.

Ce fut comme un coup de foudre.

Ses sourcils se rapprochèrent, un mouvement de violence nerveuse contracta ses lèvres ; un gémissement étouffé sortit de sa poitrine :

– Vous ici, monsieur le comte ? dit-il avec une amertume sanglante ; et de quel droit avez-vous osé pénétrer dans cette ferme, quand je vous avais défendu d'en passer jamais le seuil ?

Octave voulut parler, Tanneguy lui imposa silence avec autorité.

– Taisez-vous, monsieur, dit-il d'une voix qui tremblait d'une colère mal contenue, car c'est peut-être aujourd'hui le jour de la justice... Je ne vous avais rien fait, moi, et du moment où vous êtes entré dans ma demeure, la honte, le désespoir, le malheur y ont pénétré à votre suite !... Taisez-vous, vous dis-je, car si je n'écoutais que la colère qui gronde dans ma poitrine, peut-être y aurait-il tout à l'heure en Bretagne un comte de moins et un criminel de plus.

Et comme en parlant ainsi il tourmentait d'une

façon terrible le *peu-bas* retenu à son bras par une lanière de cuir, comme ses yeux s'injectaient de sang, et qu'un malheur allait peut-être arriver, Marguerite se jeta à son cou une seconde fois, et chercha à l'éloigner du lieu de cette scène.

– Laissez-moi ! dit le vieillard en repoussant rudement sa fille ; si les miens se font aujourd'hui les complices de nos ennemis les plus acharnés, je saurai bien défendre et venger seul l'honneur du nom que je porte... Or ça, monsieur le comte, répondez-moi et de suite et sans détour : Qu'êtes-vous venu faire dans cette ferme à cette heure ?

Octave s'était approché du vieillard ; il était ému, mais son cœur ne tremblait pas.

– Tanneguy, répondit-il d'une voix ferme, j'ai peut-être été la cause des malheurs qui vous ont frappé pendant les deux années qui viennent de s'écouler ; j'aimais Marguerite, et je ne pensais pas alors qu'aucun obstacle humain pût jamais s'opposer à notre union... Si vous saviez quelles douleurs ont été les miennes !... J'ai souffert sans accuser personne ; j'espérais toujours que, sûr de

la sincérité de mon amour, vous me rappelleriez à vous, que vous me rendriez Marguerite !... Il n'en a rien été : et aujourd'hui même, aujourd'hui que votre colère devrait s'être apaisée, je vous retrouve aussi irrité, aussi cruel que par le passé !... Tanneguy, mon amour ne s'est cependant pas démenti une seconde pendant ce temps d'épreuve, et maintenant, comme alors, je viens avec la même sincérité et la même confiance, vous demander la main de Marguerite.

– Sa main ? fit Tanneguy d'un ton ironique.

– Marguerite m'aime, et je suis libre.

– Que dites-vous ?

– Je dis, Tanneguy, que madame la comtesse de Kerhor, ma mère, est morte, et que je n'ai pas d'autre ambition que de devenir l'époux de Marguerite.

Comme Octave achevait de parler, Horace accourait du Conquet avec des bras suffisants pour se rendre maître de l'incendie : ce secours arrivait un peu tard, car quelques minutes après la

ferme du père Tanneguy s'abîmait dans un tourbillon de flamme et de fumée.

IX

À quelques jours de là, le père Tanneguy et sa fille s'acheminèrent, le premier à pied, la dernière montée sur un petit cheval de l'île d'Ouessant, vers le village de Saint-Jean-du-Doigt.

Ils étaient l'un et l'autre diversement agités.

Tanneguy songeait qu'il allait revoir la tombe où reposait sa femme, son vieil ami, l'abbé Kersaint, et qu'il pourrait désormais habiter la grève.

Marguerite repassait tous les événements des jours derniers ; elle revoyait Octave ; et une émotion inconnue, étrange, sillonnait son cœur quand elle venait à penser que dans quelques jours elle serait la femme du jeune comte de Kerhor.

Ils étaient heureux l'un et l'autre, heureux même de leur bonheur réciproque.

Tout avait été préparé pour les recevoir. L'abbé Kersaint alla à leur rencontre, et ils passèrent cette nuit au presbytère.

Ce ne fut que le lendemain qu'ils arrivèrent au château de Kerhor. Marguerite était aimée au pays, on l'y vit revenir avec joie, et tous les pauvres des environs accoururent dès le matin sur son passage, pour fêter son retour.

Le soir même ils furent installés au château, et quelques jours après l'union de Marguerite et d'Octave était bénie par le vénérable abbé.

Qu'ajouter à ce qui précède ?... rien, sinon que Marguerite fut heureuse autant qu'une femme peut l'être sur cette terre ; que le père Tanneguy s'éteignit lentement dans une vieillesse exempte de soucis, et que l'abbé Kersaint continua longtemps à faire la consolation des malheureux qui connaissaient le chemin du presbytère.

Quant à Éric le mendiant, il eut une fin naturelle et facile à prévoir.

Il avait été depuis longtemps signalé à l'autorité sous la prévention de faits équivoques ;

il fut arrêté à quelque temps de là comme fauteur de l'incendie de la ferme Tanneguy, et il repose aujourd'hui à l'ombre des murailles épaisses du bagne.

On m'a assuré qu'il avait fait partie de l'un des derniers convois à destination de Cayenne.

Un clan breton

Étude du VII^e siècle

La chasse

Non loin de Kerhaès, aujourd'hui Carhaix, s'élevait, vers le VII^e siècle, au milieu des sauvages solitudes des montagnes d'Arrès, une de ces habitations où les seigneurs se retiraient après les jours agités des grandes guerres, pour se livrer aux plaisirs de la table, de la chasse ou de la rapine. À vrai dire, la rapine était chose rare dans les montagnes d'Arrès, et le butin que l'on pouvait enlever au voyageur isolé était peu considérable ; la principale occupation à laquelle s'adonnaient les hôtes de l'habitation dont nous parlons, était plutôt la chasse pendant le jour, l'orgie pendant la nuit : la chasse sanglante, terrible, impitoyable ; l'orgie ardente, passionnée et se prolongeant jusqu'au jour !...

La demeure de Kerlô était une vaste ferme, composée de bâtiments figurant une sorte de carré oblong, et construit, en bois, sculpté avec

assez de goût pour le temps. Le principal corps de logis était habité par le chef celte et ses principaux officiers ; les côtés par les écuries et les étables, et les bâtiments composant la partie antérieure de la ferme par les vassaux qui vivaient dans la dépendance du seigneur. Une vaste forêt enserrant le tout, semblait la cacher aux regards comme un repaire de bêtes fauves.

Le comte Érech avait cependant de grands et vastes domaines où il aurait pu vivre entouré d'une splendeur toute royale !... Le temps n'était pas encore bien loin où il avait vaillamment défendu l'indépendance des Bretons armoricains, où, plus d'une fois, il lui était arrivé de faire reculer et de rejeter au loin les hordes des Francs envahisseurs ; mais l'âge était venu, et, avec l'âge, l'impuissance.

Le vieux comte Érech avait bien près de quatre-vingts ans, et malgré ses traits vigoureusement accusés, sa haute stature de géant et sa longue barbe blanche, qui descendait gravement sur sa poitrine, comme un signe éclatant de force et d'autorité, il sentait son bras

trop faible pour soutenir la longue épée dont il s'était servi jadis, et son corps, trop débile pour supporter de nouvelles fatigues ou tenter de nouvelles luttes. Aussi, retiré dans la pittoresque ferme de Kerlô, il se laissait patiemment endormir par le bruit calme et pacifique qui s'élevait autour de cette pure et fraîche oasis, et ne s'inquiétait ni des éclats de joie qu'il entendait la nuit, ni des cris des faucons et des meutes qu'il entendait le jour.

Trois personnes, parmi les habitants de Kerlô, venaient seules le visiter.

C'étaient son fils, Alain, une jeune fille du nom de Pialla, sa nièce, et le musicien de la cour... Ce dernier, par devoir, car il lui devait ses chants, selon la loi celtique ; la première par amitié et par dévouement.

Le vieux comte Érech aimait à les avoir auprès de lui, l'un et l'autre, à écouter la voix douce et frêle de Pialla, et celle plus grave et plus sonore du barde armoricain. Souvent il lui faisait répéter le chant héroïque de la *Nationalité bretonne*, vieux *guerr* à l'allure large et audacieuse, qui

plaisait encore à son oreille, et lui rappelait les anciens jours ; puis, quand les chants lui jetant de singulières pensées, l'avaient rendu triste et taciturne, quand, après s'être reporté silencieusement au souvenir de ce qu'il avait été, il rouvrait les yeux à la lumière et à la réalité, c'était pour lui une joie caressante, expansive, joie de vieillard, que de retrouver la belle enfant de son frère, assise à ses pieds, et reposant sa gracieuse tête blonde sur ses deux genoux courbés. Il y a des liens sympathiques qui attachent les jeunes aux vieux, et Pialla rendait bien au bon vieillard toute l'amitié que ce dernier éprouvait pour elle.

Quant au fils du comte Érech, c'était le seul que l'on vit à Kerlô, le seul qui fût véritablement le maître du palais – *præfectus palatio*. – Charge importante et que nul autre que le fils du chef ou son proche fût digne d'occuper. La vie qu'il menait, quoiqu'il s'y adonnât avec une grande ardeur, n'était cependant pas tout à fait conforme à ses goûts. Il eût mieux aimé, sans aucun doute, battre la campagne, dévaliser les voyageurs, attaquer ses voisins, ou même, tentant la fortune

de plus grandes luttes, défendre, dans les combats, le territoire breton ; mais, pour le moment, les voyageurs étaient rares, les voisins redoutables, et les Armoricaïns et les Francs avaient remis l'épée au fourreau. Telle était la position que les temps lui avaient faite, qu'il ne lui restait plus d'autre occupation que celles de la table et de la chasse. À défaut d'autres, il prenait celles-ci.

Du reste, ces occupations convenaient encore à son caractère grossier et presque barbare.

La fauconnerie de la ferme était l'objet d'un soin particulier. L'homme auquel cette charge était échue en partage recevait par jour, outre son salaire annuel de cent vingt-six vaches, une coupe de cervoise aromatisée ; ce qui l'entretenait dans un état de gaieté passé en proverbe parmi les serfs de l'habitation. Guenhael avait place à la table du maître, et, quelquefois, il prenait sa part des mets que l'on servait à celui-ci. Tous ces honneurs prodigués au fauconnier témoignent suffisamment du cas que l'on faisait des fonctions dont il était revêtu.

Pour charmer les ennuis de leur sauvage oisiveté, les hommes de ces époques primitives recherchaient avec passion tout ce qui pouvait leur rappeler, par un côté quelconque, les luttes sanglantes de la guerre. La chasse était dès lors devenue un besoin, et, par la suite, la fauconnerie un art véritable.

Guenhael était donc l'homme le plus heureux de la ferme, et il ne s'en plaignait pas.

Les autres personnages qui entouraient le fils du vieux comte étaient le chapelain, l'économe, le juge aulique et quelques autres officiers subalternes dont il est inutile de parler. Nous préférons entrer de suite dans notre récit.

Un matin, de confuses rumeurs s'entendirent dans la ferme ; la grande cour se trouvait pleine de valets en habit de chasse, et bien que le soleil fût à peine à l'horizon, on entendait déjà les cors éclater en joyeuses fanfares, que se renvoyaient mille fois les échos de la forêt ; les chevaux, malgré les exhortations du chef des écuries, hennissaient bruyamment et frappaient le sol d'un pied impatient. Tous ces préparatifs voulaient

dire qu'une grande chasse allait avoir lieu, et l'on n'attendait plus que le fils du comte Érech pour donner le signal du départ.

Guenhael était assis gravement dans un coin de la cour, distribuant ses ordres de l'air le plus digne, et caressant avec un amour presque paternel le faucon chaperonné qui se tenait roide et la tête haute sur son poing.

À en juger par les paroles qu'il échangeait avec les hommes de la cour, on aurait pu croire qu'il avait déjà absorbé la coupe de cervoise aromatisée qu'il tenait de la munificence d'Alain. Il n'en était rien cependant, car si ce dernier lui octroyait volontiers cette faveur, il lui enjoignait en même temps, par une précaution bien entendue, de ne point boire au delà de sa soif, et surtout de ne tremper ses lèvres à la coupe susdite qu'après avoir accompli les devoirs sérieux que lui imposait sa charge. Il faut dire, à la louange de Guenhael, qu'il s'estimait trop et portait trop haut l'amour de son art pour s'exposer à se compromettre dans l'exercice de ses fonctions, en se livrant prématurément à des libations

périlleuses. Il plaisantait rarement avec les personnes placées sous ses ordres, et ne condescendait jamais à expliquer le mécanisme de l'art aux serfs qui lui servaient d'aides. Pour achever ce portrait, nous devons ajouter qu'il portait une tunique à plis larges, serrée à la taille, des *braies* descendant jusqu'aux genoux, et un bonnet fourré ou *filenne*, qu'aux jours de fête il remplaçait par une toque plus élégante, surmontée de plumes de milan.

De mémoire de fauconnier, jamais peut être l'affluence des veneurs n'avait été aussi grande à la ferme de Kerlô, et en regardant passer cette foule bruyante, qui allait et venait au milieu de la vaste enceinte, on pouvait, à la variété des costumes, ou à la diversité des dialectes, deviner à quel clan appartenait chaque veneur.

C'est qu'en effet, de toutes les *trèves* de l'Armor, les guerriers étaient accourus à l'appel d'Alain.

Guenhael était donc assis dans un coin de la cour, regardant de toutes parts les nouveaux arrivants, donnant ses ordres pour les préparatifs

de la chasse, et conversant amicalement avec son faucon, lorsque Pialla parut, suivie peu après par Alain, le fils du comte Érech.

Alain était revêtu du costume complet de cette époque ; la tunique grise, ornée de fourrures, des braies de toile et des bottines de cuir ; une ceinture de même étoffe que la tunique lui ceignait les reins ; un collier, riche métal, entourait son col, et un manteau de peaux d'hermines flottait sur ses larges et robustes épaules.

Quant à Pialla, elle était vêtue avec une simplicité qui ajoutait peut-être encore à sa beauté. Elle portait une longue robe d'amazone, dont les plis flottants laissaient voir de temps à autre son pied chaussé d'une petite bottine fourrée. Sa main tenait avec une fermeté pleine de grâce les guides de son cheval, et les beaux cheveux qui pendaient le long de ses joues animées donnaient à sa physionomie un air de vivacité charmante.

Tous les regards s'étaient tournés vers elle, et chacun enviait le sort d'Alain, qui marchait fier et

hautain à ses côtés.

Cependant on avait donné le signal du départ, et toute la troupe s'élança vers la forêt.

Et en vérité, c'était quelque chose de curieux à voir que cette bande de veneurs passionnés et avides, passant sans ordre au milieu des sites âpres et incultes des montagnes ; c'était quelque chose de surnaturel à entendre que ce bruit confus mêlé de cris, de hurlements et de sons du cor.

Parfois ce bruit se taisait tout à coup, et alors on n'entendait plus que les signaux poussés à intervalles réguliers par les piqueurs postés sur la lisière du bois.

La chasse avait été admirablement disposée. On s'arrêta dans un rond-point formé par la nature capricieuse au milieu de la forêt, et l'on y convint en conseil du poste que chacun devait occuper. Avant que l'on se séparât, cependant, Guenhael voulut ouvrir la journée en essayant son faucon favori : il le remit, en conséquence, avec les cérémonies d'usage à son seigneur et maître, et, sur un signal convenu, l'oiseau partit, et on ne l'aperçut plus bientôt que comme un

petit point noir... Deux minutes après il tombait aux pieds d'Alain, entraînant dans sa chute un milan de taille royale.

Cet épisode terminé, la chasse commença.

On avait assigné à Pialla une place d'où elle pouvait suivre les péripéties du drame sans courir de danger, du moins d'après les éventualités présumables. Alain devait d'ailleurs veiller sur elle et ne point la perdre de vue. Posté à peu de distance, dans un endroit où l'on supposait que le cerf devait venir se faire tuer, il laissa les guerriers se disperser au loin, et attendit le moment favorable. Pialla se tenait à une portée de flèche au milieu de serfs et de gens dévoués, ayant devant elle une échappée ravissante, et derrière et à côté, le bois épais et fourré. Elle s'assit nonchalamment sur le gazon, que l'on avait eu soin de recouvrir d'un riche tapis brodé d'or, et, comme Alain, elle attendit l'issue de la chasse.

Pialla était une jeune fille belle, svelte, élancée, bien prise dans sa taille de reine, et exerçant à tout instant, sur les yeux dont elle était

entourée, une sorte d'influence magnétique. À ces époques de passion brutale et d'instinct grossier, où l'amour de la matière et de la forme était porté à un haut degré, c'étaient deux grandes puissances que la force et la beauté. Pialla l'avait bien compris, mais quoiqu'elle fût pénétrée de cette vérité, elle n'avait éprouvé jusqu'alors ni le besoin, ni le désir de faire usage de sa puissance.

Convertie depuis peu de temps au christianisme, elle avait appris qu'il existe une autre force, une autre puissance que celle de la matière, et que derrière ce monde réel, les âmes épurées par le sentiment chrétien peuvent trouver un monde idéal plein d'enchantelements. Pialla était une enfant égarée dans cette société barbare du VII^e siècle, une âme échappée des mains de Dieu, et qui accomplissait sur ce coin de terre sa mystérieuse destinée. M. Alfred de Vigny raconte qu'un ange s'étant échappé du ciel vint s'asseoir, tout rêveur et plein d'amour, sur le bord des abîmes éternels. Pialla ressemblait à cet ange.

Elle se plaça donc sur le gazon, et, s'enveloppant frileusement dans le manteau

qu'une de ses femmes avait jeté sur ses épaules pour la garantir du froid, elle abandonna son âme aux plus douces rêveries. Le bruit de la chasse l'inquiétait peu : le cœur d'une jeune fille est une source intarissable d'où coulent incessamment les rêves enchantés d'un autre monde. Elle repassa dans sa mémoire toute sa vie jour par jour, avec ses joies d'enfant, ses aspirations indéfinissables de femme ; puis, comme elle se sentait pleine de bonté et d'amour, elle chercha instinctivement si dans sa vie d'enfant ou de femme, aucun être ne marchait à ses côtés, et se demanda quelles destinées lui étaient réservées dans l'avenir que son regard entrouvrirait. Alors elle s'aperçut qu'elle n'avait pour la protéger que le vieux comte Érech qui, chaque jour, s'inclinait davantage vers la tombe. Elle vint à penser que, lui mort, elle se trouverait seule parmi ces hommes dont la vie semée d'aventures et de combats effrayait son cœur craintif, et elle eut peur.

Le temps se passa ainsi sans qu'elle songeât à rien autre chose qu'aux frayeurs prophétiques qui l'envahissaient de toutes parts. Ses femmes

rangées à quelques pas, s'occupaient de travaux de ménage ; les unes brodant de riches tuniques pour leur seigneur, les autres préparant la laine et le lin.

Bien que nous ayons affaire à un siècle primitif, il ne faut pas croire, en effet, que les arts et l'industrie y fussent complètement ignorés. La loi kymerique, que les Bretons venus de l'île avaient importée dans l'Armor, entre à ce sujet dans des détails fort curieux que nous regrettons de ne pouvoir placer ici. Cette loi assignait certaines époques pour ensemençer les champs ; elle disait les espèces de graminées qu'il faut jeter à la terre ; elle ordonnait de fermer les prairies des calendes d'avril aux calendes de novembre, et interdisait les forêts aux porcs depuis la Saint-Michel jusqu'à l'Épiphanie. On croirait à peine toute la sollicitude que l'on témoignait à l'agriculture. Le législateur pensait sans doute, avec raison, que le meilleur moyen d'attacher les hommes à la terre, c'est de témoigner à celle-ci de hautes marques d'intérêt.

En ce moment, on entendit s'élever au loin

une immense clameur qui fit retentir les séculaires échos de la forêt. Pialla tressaillit, et son cœur s'emplit d'épouvante : toutes les femmes, abandonnant subitement leur ouvrage, vinrent se réfugier autour d'elle, et les serfs accoururent également à ses côtés, la plupart pressentant un danger probable, quelques-uns devinant un danger certain. Il y eut, du reste, quelque chose de surnaturel dans cet élan spontané qui rallia en un instant autour de Pialla tous ses serviteurs épars, et Pialla elle-même, joignant ses mains tremblantes par un mouvement plein de piété et de foi, se laissa tomber à genoux, priant Dieu d'éloigner le danger dont cette clameur semblait être le présage. À peine eut-elle achevé sa prière qu'un énorme sanglier, faisant une trouée dans la petite troupe des valets de la ferme, vint, après l'avoir renversée, se placer à deux pas d'elle, en poussant des cris féroces. C'en était fait sans doute de Pialla ; aucun des hommes qui se trouvaient là n'osait, pour la sauver, s'exposer à une mort certaine, et chaque minute qui s'écoulait rendait le danger plus imminent.

Tout à coup une flèche, habilement dirigée, vint, en sifflant, frapper l'animal furieux au-dessous de l'oreille, et avant que l'on eût eu le temps de chercher quelle main l'avait lancée, un homme inconnu au pays, et portant le costume franc, se précipitait vers le sanglier, qui s'apprêtait déjà à fondre sur Pialla. Alors une lutte affreuse s'engagea entre l'homme et l'animal, lutte sanglante, où l'un et l'autre se défendirent avec un égal courage et un égal emploi de forces extraordinaires.

Cependant le sanglier avait été profondément blessé ; il perdait déjà beaucoup de sang ; un dernier coup de couteau que lui appliqua son adversaire l'étendit bientôt sans vie sur le riche tapis qu'occupait un instant auparavant la rêveuse jeune fille.

Alain et sa suite, accourus mais trop tard, assistèrent au dénouement de la lutte, et virent le Gaulois, fier de sa victoire, retirer avec orgueil le couteau sanglant des entrailles de la victime. Tous ces spectateurs barbares restèrent ébahis devant tant d'audace et de courage, et Alain ne

put s'empêcher d'aller à l'étranger et de lui tendre la main.

– Qui que vous soyez, lui dit-il, voilà une action qui vous assure notre admiration et notre reconnaissance, et je serai fier de devenir votre hôte, si vous voulez bien accepter l'hospitalité que je vous offre.

L'étranger serra la main qu'on lui tendait, et accepta l'hospitalité du chef breton.

Après cet incident, on se remit en marche, et l'on gagna la ferme.

Le récit

Depuis l'épisode de la chasse, quinze jours s'étaient écoulés, et le héros de la forêt, guéri de ses blessures, ne songeait pas encore à s'éloigner... Il était loin pourtant de mener la vie des guerriers du temps, et prenait peu de plaisir aux fêtes dont il était l'objet. Tout entier aux préoccupations d'un autre ordre, et doué d'ailleurs d'un caractère sombre qui sympathisait peu avec celui des hommes de la ferme, il prenait à tâche de s'isoler le plus possible des scènes tumultueuses auxquelles se livrait son hôte. Il aimait à se retirer, le soir, près du vieux comte Érech et de Pialla ; et là, dans des causeries pleines d'abandon, il oubliait la patrie qu'il avait fuie. Le comte connaissait la vie que Dieu a faite aux hommes, et, par expérience, il savait combien le cœur humain est fier, surtout dans l'infortune ; aussi, il respectait sa douleur, et ne cherchait pas

à l'éveiller par une curiosité indiscrete. Pialla, au contraire, n'écoulant que les sublimes élans de sa compassion, avait plus d'une fois tenté de soulever le voile qui cachait cette impérieuse infortune ; mais l'inconnu ne s'était jamais laissé pénétrer. La curiosité de Pialla était donc vivement excitée.

Un soir, le comte, Pialla et leur hôte étaient réunis dans une vaste salle : le barde de la cour était près d'eux, et comme Pialla lui demandait ses chants, il prit sa cithare, et chanta un *guerr* breton.

Chant du Barde breton

I

« Arthur est un prince puissant de l’Hibernie ; il est jeune et beau, comme le soleil quand il jette ses premiers feux à l’horizon.

« Sa voix est forte comme un vent d’orage, et son épée est terrible et redoutée.

« Il a des vassaux aussi nombreux que les épis dans une plaine fertile, et quand il ordonne, les guerriers les plus fiers courbent la tête et obéissent en pâlisant.

« Plus d’une foi, il a mis en fuite le fier Sicambre à la longue chevelure, l’Hérule aux joues verdâtres, et les Saxons aux yeux bleus, intrépides sur les flots !...

« Il a aussi une jeune et belle épouse qu’il

aime de toutes les puissances de son âme.

« Et la lune qui les a vus s'unir n'a point encore achevé son cours.

II

« Un jour est venu cependant où la fortune a trahi Arthur, le prince puissant de l'Hibernie.

« Des cohortes d'ennemis se sont précipitées sur ses domaines, avec la rapidité de l'aigle dont elles portaient l'emblème.

« Et les innombrables guerriers qui lui étaient soumis se sont révoltés, et son épée terrible et redoutée s'est brisée entre ses mains.

« Il erre maintenant sur une terre qui lui est inconnue, et les hommes qu'il rencontre ne parlent pas la langue de ses pères.

« Et il arrose de ses larmes le pain amer de l'exil... Car on lui a ravi aussi sa riante et belle épouse, l'épouse qu'il aime de toutes les

puissances de son âme.

« Et cependant la douce lune qui les avait vus s'unir n'avait pas encore achevé son cours. »

Ce chant lent et plaintif avait jeté dans l'âme de ses auditeurs une sorte de disposition à la rêverie qui leur faisait garder le silence, bien que leur cœur fût plein de pensées près de s'échapper de leurs lèvres ; le seigneur franc était vivement ému ; un moment même, ses larmes coulèrent si abondamment de ses yeux, qu'il se vit contraint de se voiler le visage avec un pan de son manteau, et de retenir les sanglots qui s'échappaient avec force de sa poitrine. Pialla et le comte Érech le regardèrent avec étonnement, et l'un et l'autre ne purent trouver une parole de consolation. Cependant le vieillard rompit le premier le silence, et après avoir renvoyé le barde :

— Mon fils, dit-il au guerrier franc, ton infortune est donc bien lourde, et la douleur qui emplit ton cœur est donc bien amère, puisque tu ne peux les supporter sans larmes ni sanglots !

Dieu est infiniment grand, mon enfant, il en a consolé de plus attristés, et relevé de plus malheureux !

– Bien grande est mon infortune, et bien amère est ma douleur, reprit le héros franc, l’une et l’autre sont égales dans leur grandeur, et Dieu seul pourra combler l’abîme sur le bord duquel je marche !

– Mon fils, dit encore le vieillard, la douleur ressemble au fardeau qui, trop lourd pour les épaules d’un seul homme, serait facilement porté par deux. La douleur s’oublie à s’épancher. Dis-nous les aventures qui t’ont conduit où tu es, et peut-être te trouveras-tu moins malheureux, après nous avoir dit combien tu l’étais !

Soit déférence pour son hôte, soit, comme l’avait dit celui-ci, qu’il trouvât un plaisir réel à raconter à quelqu’un sa propre infortune, le héros franc se laissa persuader et commença ainsi :

« Je suis né sur les bords d’un grand fleuve qu’on appelle la Loire, et mon père y habite, riche et honoré : jeune encore, il a été élevé sur le bouclier blanc qui fait les rois, il s’appelle

Sighebert, ce qui veut dire *brillant par la victoire*. Il possède d'immenses domaines, qu'il a conquis avec son épée, et quand il va à la guerre, dix mille héros le suivent en poussant le cri de guerre qu'ils ont appris aux pays des Francs.

L'on m'appelait Hlodowig le Franc. Les plus belles destinées m'étaient alors promises, et les chefs, fiers d'obéir à mon père, ont bien souvent prêté entre mes mains le serment de fidélité. Je vécus ainsi longtemps, apprenant à manier la francisque, et m'exerçant à la chasse et, dans les combats, au rôle de chef que je devais remplir un jour. Ma seule ambition était de commander plus tard là où mon père avait commandé, et de mourir les armes à la main dans quelque bataille mémorable, comme celles qu'il livrait aux Allemands ses voisins.

Il y avait alors à notre cour une enfant du nom d'Oella que mon père avait recueillie ; elle avait une belle chevelure blonde, et de beaux yeux bleus, comme presque toutes les jeunes filles de la race à laquelle elle appartenait. J'avais été élevé près d'elle, nous avons appris ensemble les

jeux de l'enfance, et je la regardais comme ma sœur ; quand mon père ne m'emmenait pas avec lui, quand je n'assistais pas aux fêtes qu'il donnait à ses vassaux de noble origine, je passais mes journées entières près d'Oella, et je l'écoutais parler sans m'apercevoir du temps qui fuyait avec rapidité. Elle se souvenait encore des pays des Francs, racontait les exploits de son père, et chantait les ballades des bardes du Nord. – En l'écoutant, j'oubliais et mon père et l'avenir, et je ne pensais pas même alors qu'Oella était une pauvre fille sans domaines, qui ne pourrait jamais devenir ma femme, du moins tant que mon père vivrait !

Parmi les seigneurs qui fréquentaient la cour et venaient souvent s'asseoir à la table du roi, il y en avait un dont j'avais remarqué les attentions pour Oella ; c'était un seigneur d'origine gauloise, astucieux, méchant, qui s'était attaché à la fortune des nouveaux conquérants, espérant relever ainsi sa fortune propre que la conquête avait détruite. Oella redoutait cet homme, et évitait toutes les occasions où elle pouvait se rencontrer seule avec lui. Cependant, elle ne

m'en avait point parlé, car elle craignait d'allumer dans mon cœur une colère terrible, qui, selon ses prévisions, devait attirer de grands malheurs sur ma tête.

Un jour donc, c'était le jour du Seigneur, je sortais de la chapelle, lorsque passant près de la chambre d'Oella, j'entendis un grand cri s'en échapper. Je devinai presque aussitôt ce que s'y passait ; je m'élançai vers la chambre dont je brisai la porte, et j'arrivai près de ma sœur qui pâlit en me voyant. Je regardai autour de moi, il n'y avait personne, la fenêtre était ouverte, j'y courus, mais l'homme qui avait profité de cette issue pour fuir, était déjà bien loin ; les larmes et la pâleur d'Oella m'en dirent assez, et je résolus dès lors de la venger.

Trois fois déjà le soleil s'était levé à l'horizon depuis l'outrage fait à ma sœur, et je n'avais encore pu me résoudre à exécuter le projet que j'avais conçu. Je craignais d'un côté d'irriter mon père, de l'autre, j'avais hâte d'en finir avec la jalousie affreuse qui me brûlait les entrailles. Une violente colère grondait dans ma poitrine, mais

un sentiment d'affection et de respect retenait mon bras prêt à frapper.

L'amour et la jalousie l'emportèrent enfin, et quand vint la nuit du troisième jour, je me dirigeai vers un endroit de la forêt par lequel passait d'ordinaire le seigneur gaulois pour venir visiter mon père. J'avais pris avec moi deux épées de même longueur pour enlever à mon adversaire tout prétexte de refus et toute accusation de lâcheté, et j'attendis patiemment sa venue. Il ne se fit pas attendre ; j'entendis les pas d'un cheval, et un pressentiment me le fit deviner plutôt que je ne le reconnus. Dès qu'il fut à ma portée je m'élançai de l'endroit où je me tenais caché, et d'un coup de francisque bien appliqué, je fendis la tête de son cheval, qui tomba entraînant mon ennemi dans sa chute. Alors je lui jetai une des deux épées, et je lui ordonnai de se défendre.

Cet homme n'avait aucune des qualités qui font les guerriers, car dès qu'il se vit en présence d'un homme décidé au combat, il se jeta à mes genoux et implora ma pitié.

– Et que fis-tu ? demanda le comte Érech en l’interrompant.

– Que fîtes-vous ? répéta machinalement Pialla.

– Je fus sans pitié et sans miséricorde, et je le tuai, répondit l’étranger avec fierté.

Et pendant que le vieux comte laissait retomber sa tête sur sa poitrine et que Pialla joignait les mains, il poursuivit :

– C’est à partir de ce moment que mon père, furieux d’avoir perdu son ami, m’ordonna de quitter la cour et de n’y reparaître jamais. Il fit secrètement enlever Oella, et je m’éloignai bientôt sans avoir la consolation d’apprendre où elle avait été emmenée. C’est ainsi que marchant toujours devant moi, sans savoir où j’allais, je suis venu frapper à votre porte, que vous m’avez généreusement ouverte.

Mais, hélas ! si un hôte généreux est près de moi, si sa fille me sourit, si son fils m’invite à me placer à ses côtés dans les festins, mon père m’a maudit et chassé, celle que j’aime m’a été ravie,

et je suis destiné à vivre loin de ma patrie, dans la
douleur et l'infortune !

Le druide

Pialla avait entendu le récit de Hlodowig le Franc et elle sentait d'étranges idées naître dans son cœur ; naguère pure et sainte, elle passait les plus belles heures de ses jours au milieu de ses femmes, préparant d'une main habile la tunique des guerriers ; le jour du Seigneur, aucun autre soin ne l'occupait que celui de bénir le Dieu nouveau dont elle avait juré de suivre le culte ; elle n'avait jusqu'alors conçu d'autre sentiment que l'amour filial dont elle entourait les jours du vieux comte Érech, suave parfum qu'elle laissait échapper de son âme, et qui allait au vieillard comme une brise odorante du printemps au milieu de l'hiver ; elle vivait heureuse, remettant à Dieu le soin de réaliser les timides espérances qui venaient parfois la caresser.

Mais depuis quelque temps tout cela avait changé ; Pialla était devenue tout à coup

silencieuse, les jours lui paraissaient longs et monotones, elle fuyait la compagnie de ses femmes, ne visitait plus que rarement le vieux comte, et profitait avec empressement de toutes les occasions où elle pouvait être seule ; cependant, quoiqu'elle se fût bien aperçue de ce changement, et se demandant quelle pouvait en être la cause, ce changement était resté impénétrable pour elle, et, par un mouvement instinctif naturel à la femme, elle craignait que quelqu'un ne le devinât avant elle. Ce sentiment qui s'emparait ainsi de toutes ses pensées et allait toujours croissant quoi qu'elle put faire, lui inspirait de sourdes alarmes ; plus d'une fois déjà il lui était arrivé de courir à la chapelle et de se jeter au pied de l'autel, en demandant à Dieu de mettre un terme à ses angoisses ; mais Dieu restait sourd à ses prières, et elle demeurait en proie à un délire dont il lui était impossible de se rendre maîtresse.

Pialla n'avait d'ailleurs personne à qui confier ses vagues terreurs ; ses femmes étaient toutes dévouées à Alain ; et, elle ne l'ignorait pas, Alain était emporté, violent, cruel, et eût peut-être

deviné ce qui se passait dans le cœur de sa fiancée et en eût conçu de jalouses colères. Le chapelain, bien que placé dans une position presque indépendante par son caractère sacerdotal, ne lui inspirait pas beaucoup plus de confiance ; elle le voyait rarement. Attaché à la personne du fils du comte par des liens étroits d'amitié, il ne témoignait à Pialla que de la déférence ou du respect, jamais de l'amitié ni de la sympathie : c'était un homme profondément égoïste et fort peu compatissant aux peines d'autrui. Il possédait des terres exemptes de charges, un cheval, des fourrages, des vêtements de laine et de lin qu'il tenait de la munificence du chef, et quand il avait béni les mets de la table de ce dernier, chanté l'oraison dominicale et célébré la messe, assisté de ses clercs, il se croyait dispensé de tout autre soin. Pialla le connaissait trop bien pour en espérer quelques paroles consolantes. Il lui restait donc le vieux comte, mais il était sévère, et elle n'osait lui dire ce qui se passait en elle.

Dans cette occurrence, un seul parti se présenta, et elle le prit avec empressement ; elle

souffrait trop d'ailleurs pour hésiter plus longtemps.

Le soleil avait disparu de l'horizon, l'ombre allait s'allongeant sous les arbres qui entouraient la ferme de Kerlô. Déjà l'homme chargé des lumières éclairait la salle des festins ; un parfum de mets savamment apprêtés, de vin cuit et de viandes grillées et rôties, s'élançait au dehors par bouffées, et quelques rires isolés, avant-coureurs des cris tumultueux de l'orgie, se faisaient entendre.

Pialla se couvrit alors le visage d'un voile sombre, et sortit furtivement de sa chambre ; elle traversa ainsi, émue et tremblante, la grande cour de la ferme et se dirigea vers la porte qui menait au bois ; en passant devant la partie du bâtiment occupée par les oiseaux de proie, elle crut entendre Guenhael converser amicalement avec son oiseau favori. Elle s'arrêta un instant et s'appuya, le sein palpitant, à quelques pas.

– Dall Avel ! Dall Avel ! disait Guenhael, vous vous êtes mal conduit aujourd'hui ; prenez-y garde, mon ami, je vous empêcherai de dormir.

Pialla retint son haleine, et, profitant d'un moment où notre fauconnier donnait toute son attention à Dall Avel, elle passa rapidement auprès de lui et disparut dans l'ombre. Cinq minutes après, la petite porte donnant sur le bois se refermait derrière elle.

Cependant, malgré la nuit et la bise froide qui commençait à siffler dans les arbres, elle avança hardiment et prit sans hésiter un petit sentier dont les contours bizarres conduisaient au cœur même de la forêt. Le sentier allait toujours se rétrécissant ; elle arriva même bientôt à un endroit où les ronces et les arbustes l'avaient tellement envahi, qu'il n'était possible qu'à un œil bien exercé d'en suivre la trace. Pialla poursuivit néanmoins sa route et parvint ainsi à une sorte de clairière, au milieu de laquelle s'élevait un de ces monuments druidiques connus sous le nom de *dolmin* ; elle s'arrêta et reprit haleine.

Le dolmin devant lequel elle venait de s'arrêter était composé de six énormes pierres rangées parallèlement, et recouvertes d'une

septième plus plate et plus longue encore que les autres. Ces pierres, grossièrement taillées, offraient à l'œil un aspect informe dont rien ne saurait aujourd'hui donner une idée exacte. C'était d'ordinaire le monument terrible du haut duquel les prêtres de la foi druidique enseignaient à la foule les dogmes sanglants de leur religion. C'était quelquefois aussi l'habitation de quelque druide vivant à part et loin du monde dans la solitude et la méditation. L'imagination des temps primitifs avait entouré ces habitations de superstitions fatales, et nul n'osait en approcher, même pendant le jour. On conçoit que Pialla qui, bien que chrétienne, n'avait pas entièrement dépouillé les idées dans lesquelles elle avait été élevée, se fût arrêtée émue et presque épouvantée à la vue de ce monument dont elle venait troubler la mystérieuse solitude à cette heure de nuit. Cependant après quelques incertitudes, elle frappa dans ses mains trois coups dont le bruit aigu la fit frissonner elle-même. Ce bruit fut entendu, et un homme parut sur le seuil du dolmin.

C'était un vieillard d'une haute et puissante

stature, aux formes herculéennes, et qui semblait avoir vécu autant que les grands chênes de la forêt : son front était entièrement chauve ; une longue barbe blanche descendait gravement sur sa poitrine.

Dès qu'il vit Pialla, il leva les yeux au ciel, et, en étendant ses mains vers elle :

– Pialla ! s'écria-t-il, est-ce bien vous, seule, et à cette heure ?

– Mon père, répondit Pialla, c'est bien votre fille qui vient vous voir, seule et à cette heure.

– Je rends grâce aux dieux, mon enfant, dit le vieillard. Je me souviendrai de ce moment comme d'un moment heureux ; et depuis longtemps ils ont été rares, ajouta-il avec un son de voix plein d'amertume.

Et comme il voulait entraîner Pialla dans l'enceinte druidique, elle hésita.

– Mon père... je ne puis... dit-elle en balbutiant.

Le vieux druide la regarda étonné.

– Et pourquoi ne pouvez-vous, Pialla ?

pourquoi tardez-vous plus longtemps à venir avec moi prier les dieux qu'ont priés vos pères ?

Pialla se laissa tomber à genoux devant le vieillard, et levant vers lui ses mains jointes :

– Mon père, s'écria-t-elle, je suis chrétienne.

À cet aveu inattendu, le vieillard saisit lentement les mains brûlantes de la jeune fille dans ses deux mains glacées et les serra avec une douleur résignée.

– Et vous aussi ! dit-il.

La lune jetait en ce moment un de ses plus pâles rayons sur son visage, Pialla put voir deux larmes couler le long de ses joues creuses et hâves.

Le lecteur l'a déjà deviné sans doute ; le vieillard dont nous venons de parler était un débris de l'ancienne religion druidique que la religion nouvelle du Christ avait forcé de se réfugier au milieu des forêts ; c'est là qu'il vivait, oubliant parmi les vieux témoins de sa gloire éclipsée, qu'il avait été naguère l'interprète imposant de dieux redoutés, s'identifiant, en

quelque sorte, avec le monument de granit qu'il habitait, et personnifiant, si je puis m'exprimer ainsi, l'idée représentée par ces blocs informes de pierres superposées. C'était un obstacle inanimé placé sur la route du christianisme, et que le christianisme essaya longtemps, mais en vain, de faire disparaître du sol. Vers cette époque, il se tint à Nantes un concile où il fut ordonné aux évêques et à leurs ministres de s'opposer avec le plus grand zèle à ce que le vulgaire, qui adorait et avait en si grande vénération les arbres consacrés aux démons, se permît d'en couper soit un rameau soit une greffe. Il leur était enjoint de faire arracher ces arbres avec les rameaux, et de les brûler en entier. Les pierres sacrées devaient être aussi détruites de fond en comble, et jetées en tel lieu qu'elles ne pussent jamais être trouvées par leurs adorateurs : ces ordonnances n'avaient pas fait disparaître ces restes d'un autre âge que l'imagination populaire ne pouvait se résoudre à ne plus adorer ; mais les ministres officiels du culte banni s'étaient vus obligés de suspendre leurs cérémonies et de fuir loin des lieux où le culte triomphant avait établi ses

autels. Le lecteur doit comprendre quelle douleur ce dut être pour le vieux druide que nous introduisons dans ce récit d'apprendre la conversion de Pialla. Il l'avait connue enfant ; il lui avait presque servi de père, et bien souvent il évoquait encore le souvenir des années heureuses pendant lesquelles elle venait quelquefois écouter sa grave et consolante parole. Il la fit asseoir près de lui, et la regarda ainsi pendant quelque temps ; Pialla n'osait lever les yeux ; elle avait presque regret d'être venue, et cherchait peut-être un prétexte pour s'éloigner sans dire les secrets qu'elle voulait lui confier.

– Vous êtes chrétienne, dit enfin le vieillard, vous adorez un autre dieu que celui de vos pères, mon enfant ; vous avez fui les autels près desquels sont venus s'agenouiller vos ancêtres pour vous approcher d'un autre autel, et adopter un culte nouveau que nous ont apporté des étrangers ! vous avez jeté l'oubli sur la foi de votre enfance, et votre foi est morte pour renaître dans une nouvelle religion. Si, en reniant de cette manière le passé pour un avenir incertain, vous avez fait quelque chose pour votre bonheur, je

prierai mes dieux de ne point vous maudire, et ils vous prendront peut-être en pitié. – Parlez-moi donc franchement, Pialla, et dites-moi ce que vous ont appris les ministres du dieu que vous servez.

– Je n’ose, fit Pialla.

– Êtes-vous heureuse ?

– Oh ! mon père !

Il y avait dans ce cri spontané une si déchirante expression, tant de douleur mal déguisée, tant de secrets mal retenus, que le vieux druide ne put s’y tromper ni réprimer un geste d’étonnement.

– Qu’avez-vous donc ? demanda-t-il.

– Mon père, mon père, je suis bien malheureuse !

– Parlez.

– Je ne puis...

– Doutez-vous de moi ?

– Oh ! je ne serais pas venue.

– Achevez, alors.

– Eh bien !

Et comme si elle avait tout à coup deviné ce qui était resté jusqu’alors un mystère pour elle, ce qui s’était passé dans son cœur, ce qu’elle avait senti, pourquoi elle avait souffert et pleuré, et imploré son Dieu, elle se redressa, le visage rongé d’émotion, le sein palpitant, en s’écriant avec une sorte d’égarement :

– Mon père ! mon père ! j’aime !

– Vous aimez ?

– Un hôte de mon oncle.

– Un étranger ?

– Oui, mon père.

– Son nom.

– Hlodowig le Franc !...

À ce moment, et quoique les feuilles des arbres demeuraient immobiles et que le vent eût cessé de siffler, un frémissement singulier se fit derrière le dolmin. Pialla promena autour d’elle son regard épouvanté, et crut entrevoir une forme blanche s’élever à deux pas. Une sueur froide

glaça ses membres, toutes les terreurs superstitieuses de son enfance se réveillèrent, et se mirent à tourner à ses côtés sous mille formes bizarres. Elle se jeta éperdue dans les bras du vieillard et lui montra la forme blanche qui disparaissait derrière les arbres :

– Mon enfant, lui dit le druide, vous vous effrayez de vaines ombres que la lune chasse devant elle – l’amour est venu à vous, il ne faut pas craindre et trembler ainsi. À votre âge, et dans la société où le sort vous a placée, l’amour est une douce compagne à laquelle vous devez faire bon accueil, et votre dieu, quel qu’il soit, ne saurait voir ce sentiment d’un regard de colère. Vous êtes jeune et candide, ô Pialla, jamais le vent terrible des passions mauvaises n’a soufflé sur vous, et quand viendra le jour sacré de la transformation, aussi belle qu’au sortir des mains des dieux, votre âme revêtira la forme de quelque création plus épurée. Tout se tient dans ce cercle et les autres, et celui que vous aimez sur cette terre est sans doute celui que vous devez aimer plus tard sous une autre forme. Ce lien des âmes est la sagesse des dieux, et croyez-le bien,

l'amour qui naît aujourd'hui dans votre cœur, renaîtra quelque jour avec vous. Mais hélas ! je vous parle un langage que vous ne comprenez plus, n'est-il pas vrai ?

Pialla ne répondait pas, mais elle écoutait avidement les paroles du vieillard et l'orage qui grondait dans son sein s'apaisait, et un calme bienfaisant lui succédait peu à peu.

– Parlez, parlez-moi encore, lui dit-elle.

– Vous le voyez, Pialla, reprit le druide en se laissant aller à sa mélancolie, le dieu que vous servez est impuissant à vous consoler, et voilà que vous venez vers le ministre déchu d'une religion oubliée chercher ce que vous avez demandé en vain au pied de vos autels... Puisse cet amour que les dieux ont allumé dans votre cœur vous éclairer enfin, et ramener vos pas dans la route que vous avez quittée. Mais dites-moi, il se nomme Hlodowig le Franc ?...

– Oui, mon père !

– De quelle contrée est-il venu ?

– Il a de riches domaines au pays des Francs.

Son père est un chef célèbre, lui-même commandait à d'innombrables guerriers, avant que la fortune l'eût trahi. Maintenant, son père l'a banni, il est seul, abandonné de tous. Et il est triste, car il a laissé derrière lui une femme aux yeux bleus et aux cheveux blonds qu'il aime de toutes les amours de son âme.

Alors Pialla raconta toute l'histoire de Hlodowig, elle dit, et son amour pour Oella, et le meurtre du seigneur gaulois ; ils causèrent ainsi longtemps et l'heure fuyait sans que ni l'un ni l'autre s'en aperçût. Enfin Pialla songea à se retirer et le vieillard l'accompagna à travers les détours de la forêt.

Pialla n'avait plus peur, elle se sentait soulagée d'un poids énorme ; elle avait épanché tous ses secrets, et s'en retournait heureuse. Quelqu'un du moins l'avait plainte.

La pitié qu'il inspire est la plus grande consolation du malheur !

Le départ

Banni de la cour de son père, seul au milieu d'une cour étrangère aux affections de son enfance, on eût pu croire que Hlodowig se reportait avec regret vers les objets aimés dont il était séparé, et que son âme ambitieuse aspirait secrètement à ressaisir le pouvoir qu'on avait arraché de ses mains. Il fuyait la chasse et les festins bruyants, il se montrait rarement dans les fêtes ; on le voyait souvent se perdre sous les allées ombreuses de la forêt, pour ne reparaître que le soir bien tard à la table du comte Érech. Là, entre le vieux comte et Pialla, il semblait oublier qu'il avait une autre patrie, et que des destinées brillantes l'attendaient peut-être dans une contrée lointaine. Il racontait au vieillard les terribles batailles auxquelles il avait assisté, et le vieillard disait à son tour les combats de géants que s'étaient livrés de son temps les Bretons et

les Danois. Pialla qui s'abandonnait naïvement aux délicieuses impressions d'un amour pur, écoutait les récits du jeune et du vieux guerrier, et semblait oublier, elle aussi, que sa main était promise à Alain, et que jamais, sans doute, sur cette terre, le sentiment qu'elle éprouvait ne trouverait sa satisfaction.

Hlodowig sentit enfin sa fausse position vis-à-vis de ses hôtes.

Peu à peu déjà, l'image d'Oella s'était éloignée, et il l'avait vue se dresser tout à coup devant lui, au moment où il y pensait le moins. Oella avait perdu sur son esprit la puissance d'un souvenir, elle n'avait plus que celle d'un remords... Hlodowig ne se demanda pas en vain la cause de ce changement, il devina bien vite que Pialla n'y était pas étrangère, et résolut presque aussitôt de s'affranchir pour toujours de ce nouveau sentiment qui menaçait de s'emparer de lui. Son projet fut sur-le-champ arrêté, et quelques jours après la scène que nous avons racontée, il se présenta à elle. Celle-ci ne s'attendait pas à le voir, elle rougit et baissa les

yeux :

– Pialla, dit Hlodowig en s’avançant d’un pas assuré, je viens vous dire adieu !

– Vous partez ! dit-elle.

– Je pars, répondit Hlodowig, j’ignore vers quelle terre hospitalière je porterai mes pas ; mais je ne veux point rougir plus longtemps de mon indigne repos : et avant de mourir, j’espère que mon nom méritera encore une fois d’être chanté par les bardes de ma patrie.

– Vous partez ! répéta Pialla atterrée.

– Par delà vos montagnes, reprit Hlodowig, bien loin d’ici, est un pays fertile, baigné par un large fleuve et habité par des guerriers redoutés – c’est là que je suis né. – Mon père y possède d’immenses domaines sur lesquels je dois régner un jour. Mille souvenirs s’attachent au sol où l’on a vu le jour. – C’est cette contrée, c’est mon père que je veux revoir ; c’est aussi, vous le dirai-je ? la femme aimée que j’y dois retrouver.

Pialla garda le silence, mais un mouvement convulsif agita ses membres ; elle posa ses bras

sur son cœur brisé, et levant enfin vers Hlodowig ému ses deux grands yeux noirs :

– Je l’avais prévu, dit-elle en essayant de raffermir sa voix tremblante, cela devait être ; vous étiez étranger : un jour devait venir où l’amour vous rappellerait vers votre patrie ; moi qui ai vu le jour sous un autre ciel, qui ne tiens à ce pays que par un faible lien qui sans doute va se briser bientôt, je comprends la puissance des regrets qui vont vous éloigner pour toujours de ceux que vous avez à peine connus.

Elle s’interrompt un instant, et reprit avec plus de force.

– Allez donc, Hlodowig, quittez à jamais cette terre sauvage dont le soleil détourne ses regards ; allez vers les contrées où vous comptez de nombreux vassaux, et si les prières d’une femme peuvent appeler sur votre front les bénédictions du ciel, de grandes joies vous seront réservées, et vous vivrez de longs jours au pays de vos pères !

Puis elle ajouta, mais avec moins de fermeté cette fois, et en lui tendant la main :

– Adieu encore une fois, adieu ; au milieu des nouvelles destinées qui vous sont offertes, souvenez-vous de votre séjour parmi nous, et pensez quelquefois à ceux qui ne doivent plus vous oublier !

En ce moment de joyeuses fanfares retentirent dans la cour de la ferme, et Hlodowig s'arracha du lieu de cette scène douloureuse pour aller rejoindre le comte Érech. Cependant, en quittant Pialla, il obéissait plutôt à un mouvement de curiosité qu'à toute autre pensée ; en effet, la fanfare qui venait de retentir avait réveillé dans son cœur un écho depuis longtemps endormi ; il lui sembla l'avoir déjà entendue à la cour de son père : c'était comme la voix du passé qui l'arrachait tout à coup aux préoccupations du présent. Le fils du comte Érech, averti de son départ, avait-il voulu le saluer du bruit de cette fanfare comme d'un noble adieu fait à un hôte aimé ? Était-ce simplement le hasard ?

Toujours est-il que Hlodowig arriva le cœur plein d'émotions à la porte de la grande salle, où l'attendaient le comte, son fils Alain et une foule

de guerriers bretons, leurs vassaux : un spectacle singulier frappa alors ses regards.

Le comte Érech était assis au milieu de la salle, ayant à sa droite son fils et à sa gauche le juge de la cour. Derrière eux se tenaient, debout et découverts, les vassaux de leurs domaines revêtus chacun des insignes barbares de leur dignité respective.

En face de ce groupe imposant, quatre seigneurs, qu'à leur costume Hlodowig reconnut pour des guerriers francs, étaient assis dans une attitude respectueuse ; tous gardaient le silence, attendant sans doute l'arrivée d'un personnage important.

À l'aspect de cette assemblée vénérable, Hlodowig s'arrêta sur le seuil de la porte, indécis s'il devait avancer ou demeurer à sa place ; mais le vieux comte avait déjà descendu les marches de l'espèce de trône sur lequel il se trouvait, et, allant à lui, il dit en le présentant aux seigneurs francs :

– Seigneurs, voici Hlodowig lui-même, le fils de votre maître, celui que vous êtes venus

chercher dans ma demeure. Il est noble et brave, éprouvé par l'adversité ; il a retrempe son âme dans l'exil, et vous le retrouverez digne de monter sur le trône de son père.

Les quatre seigneurs s'inclinèrent à la fois devant Hlodowig et le plus âgé d'entre eux ayant pris la parole, raconta alors comment le père du jeune chef franc était mort dans un combat nocturne livré contre les Burgondes, puis il ajouta :

– Lorsque ton père eut rendu le dernier soupir, les chefs les plus renommés par leur courage se réunirent autour de son corps et convinrent que quelques-uns iraient vers toi après les funérailles, et que tout serait disposé pour te recevoir dignement. On se souvient encore de ta valeur, on sait que malgré ta jeunesse tu as laissé un nom redouté de nos voisins. Dès que les funérailles eurent été achevées, nous sommes venus, ainsi qu'il avait été dit. D'autres sont allés vers Oella, la fiancée de ton cœur, et tu la retrouveras aux lieux que tu as quittés. Reviens donc avec nous, Hlodowig, tu seras honoré comme ton père l'a

été, et tu commanderas, comme lui, aux riches pays qu'il a conquis sur ses ennemis.

Hlodowig regardait son interlocuteur avec stupéfaction ; tout ce qu'il voyait n'était point un rêve, c'était bien un guerrier franc qui lui parlait, il le reconnaissait à la fois au costume et à l'idiome de sa nation. Il venait bien de la part de ses amis, puisqu'il avait parlé d'Oella et de son père ; cependant il ne pouvait croire que tout cela fût vrai, il craignait qu'il n'y eût sous ce dehors plein d'aménité quelque dessein caché, et pour s'assurer d'une manière certaine que ces hommes étaient mus par des sentiments sincères d'affection, et qu'ils s'acquittaient d'une mission dont on les avait véritablement chargés, il leur dit :

– Si vous êtes réellement envoyés par Oella et par les amis de mon père, prouvez que vous ne me trompez pas et que vous dites la vérité.

– En croiras-tu l'anneau d'Oella et l'épée de ton père ? demanda le plus vieux.

– Je les en croirai ! dit Hlodowig.

Et comme on lui présentait l'anneau et l'épée, Hlodowig les saisit avec une émotion haletante :

– Ô mon père ! s'écria-t-il, ô Oella !

Tous les spectateurs de cette scène n'osèrent ni élever la voix ni faire un pas ; chacun respectait la douleur dont il était accablé.

Cependant le vieux guerrier frank s'approcha de lui.

– Hlodowig, dit-il, nous suivras-tu maintenant.

– Oh ! dit Hlodowig avec enthousiasme, voilà bien l'anneau d'Oella, voilà bien l'épée de mon père ; partout où brilleront cette épée et cet anneau, j'irai !

Puis se tournant vers le comte Érech :

– Comte, lui dit-il, voici des guerriers qui vont m'escorter au pays des Franks. Pour votre royale et noble hospitalité, merci ! et si, dans l'avenir, le secours de quelques guerriers hardis et courageux vous était nécessaire, rappelez-vous que vous avez en moi un ami généreux et dévoué !

– Mon fils, repartit le vieux comte, ne parlez pas d'avenir à un vieillard dont les jours sont

comptés, et qui ne verra peut-être pas se coucher le soleil qui se lève en ce moment. Vous êtes au commencement de la carrière que j'ai terminée, et mes pieds sont poudreux et je suis loin de la route. Allez donc où la jeunesse, les plaisirs et les combats vous convient ; marchez droit dans le chemin que vous avez à parcourir ; allez devant vous sans trop regarder ce que vous laissez derrière : le regret ne doit pas naître à votre âge.

Hlodowig s'adressa alors au fils :

– Alain, lui dit-il, je vais combattre les ennemis de mon père : ils ont de nombreux troupeaux, et nous leur enlèverons de riches dépouilles. Si ces expéditions lointaines tentent votre courage, venez avec moi, et, je vous le jure, la place que vous occuperez sera digne de votre valeur.

Le regard d'Alain s'alluma à cette proposition, mais il se contint aussitôt, et réprimant ce premier mouvement :

– Je combattrai les ennemis de mon père et les miens, répondit-il ; je défendrai notre pays de l'Armor, et si les dépouilles que j'enlèverai à mes

ennemis sont moins riches que celles dont vous parlez, du moins je ne quitterai pas le pays de mes ancêtres, et je mourrai là où ils sont morts !...

Un festin somptueux fut aussitôt servi, et dès que les préparatifs du départ furent terminés, de nouvelles fanfares se firent entendre, et Hlodowig et ses compagnons, ayant salué leurs hôtes, montèrent à cheval et s'éloignèrent.

Pialla les suivit longtemps du regard, jusqu'à ce qu'enfin elle les eut vus disparaître, prenant la voie romaine qui conduisait vers Kerhaès.

La fuite

Depuis longtemps Hlodowig avait salué les hôtes des montagnes d'Arrès, et Pialla était tombée dans une sombre tristesse dont rien n'avait pu la distraire ; elle semblait avoir renoncé au commerce de ce monde, et ne voyait plus que rarement le comte Érech et son fils Alain.

Le comte vieillissait chaque jour davantage, et Alain lui-même, soit ennui, soit dégoût de la vie qu'il menait, soit impatience ou désir d'une plus noble destinée, avait interdit les bruyantes orgies de la ferme, et les chasses plus bruyantes encore. L'échanson demeurait oisif, étonné de ce changement subit, et Guenhael murmurait tout bas, oubliant quelquefois de demander sa coupe de cervoise aromatisée.

On était alors au commencement de l'été ; les feuilles poussaient aux arbres comme par

enchantement, l'herbe verdissait dans les champs, les épis blonds couvraient les collines, mille oiseaux voyageurs chantaient sous la feuillée leurs folles chansons de joie et d'amour, et des troupeaux nombreux, conduits par les serfs attachés à la glèbe, allaient, peuplant le désert des montagnes.

Depuis quelques jours, la santé du comte Érech donnait à ses vassaux de sérieuses inquiétudes ; le chapelain ne quittait pas l'autel, où il adressait de ferventes prières à Dieu, et Alain et Pialla se réunissaient au chevet du vieillard, s'attendant à chaque instant à s'en séparer pour toujours. Bien que cette mort dût assurer à Alain le titre de comte et la jouissance de riches domaines dans le *Broerech*, nous devons dire cependant qu'il ne voyait qu'avec une douleur profondément sentie son père près de descendre dans la tombe ; les conseils et l'expérience du vieillard l'avaient souvent aidé dans des circonstances critiques ; il ne pouvait oublier ni sa bonté, ni son courage, ni l'amitié qu'il lui avait toujours portée.

Quant à Pialla, ce n'était point seulement avec douleur qu'elle voyait la vie du comte s'éteindre ; un puissant sentiment d'épouvante s'était emparé d'elle dès qu'elle avait acquis la certitude de l'imminence du danger que courait son oncle : depuis ce moment, son imagination effrayée ne cessait de sonder les profondeurs incertaines de l'avenir que la mort du comte allait lui offrir.

Souvent alors le souvenir de Hlodowig se présentait à elle, mais c'était encore pour son cœur de nouvelles tortures sous lesquelles elle se débattait en vain. Elle se rappelait tout à coup le nom d'Oella, et ce nom soulevait dans son sein une tempête désordonnée qui s'exhalait en larmes impuissantes. « L'amour est le courage des femmes », a dit quelqu'un. Pialla, malgré la réalité du malheur qui la menaçait, ne s'abandonna pas au désespoir. Un secret et vague pressentiment la soutenait encore dans ses incertitudes : elle rassembla toutes ses forces, et lutta courageusement contre sa propre douleur.

Un soir, le soleil disparaissait lentement derrière les hautes montagnes sur lesquelles, à

voir la teinte rougeâtre dont elles étaient colorées, on eût dit que l'astre-roi eût laissé flotter un pan de son manteau de pourpre. Le calme se faisait dans les solitudes âpres et désertes, et l'ombre descendait peu à peu, s'allongeant dans la plaine. On n'entendait plus, à de rares intervalles, que le cri aigu des pâtres, ou le mugissement plaintif du bétail qu'ils ramenaient à l'étable.

Une jeune femme et un vieillard venaient de s'arrêter sur la route des Gaules, non loin de la demeure de Kerlô, et leurs regards également fixes cherchaient à distinguer les objets à travers les ténèbres qui envahissaient déjà la ferme.

Autour de l'habitation passaient, de temps à autre, des torches dont la lueur sanglante traçait dans l'ombre de lumineux sillons, et ce singulier spectacle paraissait vivement intéresser nos deux personnages ; ils suivaient avec une anxiété poignante la scène qui se passait à quelque distance, sans s'adresser une parole, livrés sans réserve aux impressions qu'elle faisait naître en eux.

En ce moment, un grand nombre de valets

portant chacun une torche à la main, sortirent de la ferme et défilèrent en ordre, en se dirigeant vers la forêt ; le chapelain venait ensuite, puis, quelque chose ayant la forme d'un cercueil, puis enfin Alain, suivi de la foule des guerriers bretons tous revêtus d'habits de deuil.

Le vieillard leva les bras au ciel, et la jeune fille se laissa tomber à genoux en joignant les mains et en priant !

« Ô dieux ! dit le vieillard d'un ton solennel, dieux qui présidez aux destinées humaines, vous venez de mettre fin à une existence pleine de valeur et de courage ! Dans la nouvelle vie qui va commencer pour lui, qu'il reçoive donc la récompense de sa bravoure ! Qu'il soit regretté des siens et que la pierre du tombeau soit légère à sa cendre ! Qu'au delà de ce monde d'épreuves, il trouve un monde meilleur ! Que les bardes rappellent sa mémoire dans leurs chants de guerre, et que la postérité garde de lui un grand et sacré souvenir ! »

« Mon Dieu ! dit la jeune fille, il a veillé sur mon enfance ; il a été pour moi un père bon et

indulgent ; il m'a entourée de soins et d'affections. C'est lui qui m'a fait aimer la vie, qui m'a consolée, qui m'a soutenue. Vous le savez, mon Dieu ! il a été bon entre les meilleurs, généreux entre les plus généreux ; sa jeunesse fut noble et courageuse, sa vieillesse douce et pleine de vertus ! Vous l'avez rappelé à vous, ô mon Dieu ! Il se souviendra sans doute là-haut de ceux qu'il a laissés sur cette terre, et il vous priera pour que vous détourniez de leurs lèvres le vase d'amertume et de fiel ! Laissez sa prière monter jusqu'à vous, mon Dieu, et abaissez sur les malheureux qui souffrent votre regard de bonté ! »

Le cortège avait passé. Pialla et le druide reprirent leur chemin, et s'éloignèrent de la ferme.

Où allaient-ils ainsi tous les deux, à travers la nuit, errant presque au hasard, sans but certain, et vivant de l'hospitalité ? L'un trop vieux, l'autre trop jeune pour supporter de longues fatigues. Qu'allaient-ils chercher dans des pays lointains ? Pourquoi fuyaient-ils avec tant de hâte une

contrée dans laquelle ils laissaient un ami à peine mort ?

Le vieillard craignait le passé, la jeune fille craignait l'avenir.

Ils marchèrent ainsi l'un à côté de l'autre, gardant le silence, profondément émus tous deux, et Pialla jetait souvent en arrière un regard plein de larmes.

– Vous pleurez, lui dit enfin le druide, à peine avez-vous mis le pied dans la longue route que vous allez parcourir, que déjà le regret entre dans votre cœur ; et voilà que le courage semble vous abandonner aux premières douleurs.

– Oh ! je serai forte, répondit Pialla, Dieu qui nous a créés a mis au cœur de l'homme et de la femme un grand courage, afin qu'ils pussent, pendant le trajet de cette vie, porter le souvenir qui pèse sur leur mémoire.

– Quel souvenir, mon enfant ?

– Celui du ciel qu'ils ont quitté !

Cependant la nuit avançait à grands pas, et il pouvait être imprudent de s'aventurer, à pareille

heure, dans les chemins dangereux où ils s'engageaient. Ils demandèrent l'hospitalité dans le premier gîte qu'ils rencontrèrent.

Le lendemain, avant de reprendre leur route, le druide voulut consulter le destin, et, s'étant fait apporter une branche d'arbre couverte des premiers fruits vermeils de l'été, il la coupa en huit morceaux de figure symbolique, qu'il jeta pêle-mêle dans une robe blanche préparée pour les recevoir.

Pialla assistait à cette cérémonie avec un saint recueillement ; dans sa pensée naïve, elle croyait même sincèrement à la véracité des résultats que l'eubage déduisait des circonstances avec lesquelles les morceaux de la branche prophétique se présentaient en sortant de la robe.

– Mon père, dit-elle au druide, quand la cérémonie fut terminée, que vous ont dit vos dieux ? et quelles destinées vous prédisent-ils ?

– Mon enfant, répondit le vieillard, l'avenir est incertain, et l'eubage se trompe quelquefois ; ayez confiance dans les dieux de vos ancêtres, et ils vous accorderont enfin la paix et le calme dont

votre cœur a tant besoin !

Pialla pensa à Hlodowig, et elle suivit le druide en soupirant.

L'église

– Mon père ! ne voyez-vous point autour de nous quelque habitation où nous puissions nous reposer un instant ?

– J'aperçois à quelque distance, mon enfant, un de ces monuments élevés par la main des prêtres de la nouvelle religion.

– Mon père !

– Voulez-vous que je vous y conduise ?

– Mais vous-même...

– J'entrerai sans crainte avec vous, dans cette enceinte qu'ils disent sacrée, ô Pialla ; la vieillesse est respectée par toutes les religions.

Pialla était arrivée avec le druide non loin de Nantes, et elle descendait maintenant les bords de ce grand fleuve dont Hlodowig lui avait parlé. Selon les pressentiments de son cœur, le pays auquel il commandait ne devait pas être loin, et

bientôt, peut-être, elle allait encore une fois le revoir.

Le lecteur trouvera étrange, sans doute, qu'une jeune fille et un vieillard se soient pour ainsi dire enfuis de leur patrie, pour aller à la recherche d'un guerrier inconnu dont la jeune fille gardait l'amoureux souvenir.

Quelques mots suffiront à expliquer leur conduite.

Et d'abord, Pialla ne cherchait pas Hlodowig, elle fuyait Alain. Elle n'ignorait pas que le fils du comte Érech, une fois débarrassé des soucis que lui avait suscités la mort de son père et la prise de possession de ses domaines, ferait des tentatives pour découvrir la retraite de sa fiancée. La Bretagne n'était donc pas un lieu d'asile assez sûr ; elle s'y trouvait trop à portée de sa colère pour espérer d'y demeurer en paix. Les Gaules s'offrirent à elle naturellement et elle y alla. Elle y alla, obéissant peut-être à une secrète impulsion de son cœur, mais bien certainement sans préméditation, sans arrière-pensée.

Quant au druide, nous l'avons dit, la Bretagne,

devenue terre chrétienne, dépouillée par les conciles des monuments de son antique religion, ne pouvait plus être pour lui un abri assuré : chaque jour la cognée civilisatrice des prêtres du Christ jetait sur le sol les chênes vigoureux et les meuliers gigantesques ; le druide devait se soustraire au spectacle navrant de cette dévastation ; et quand Pialla, la fille de son choix, vint lui offrir une fuite commune, cette offre répondait si bien à ses propres désirs, qu'il accepta avec une sorte de reconnaissance. Le pays de Chartres et ses environs étaient à cette époque le lieu des réunions du culte druidique ; c'est en cet endroit qu'il résolut de s'arrêter. Là, du moins, la mort lui paraîtrait moins amère, puisqu'il devait y trouver les prêtres de sa religion.

Ils se dirigèrent vers le monument qu'il avait indiqué à Pialla, et, un moment après, tous deux entrèrent dans la chapelle.

On célébrait l'office divin. Les prêtres allaient et venaient revêtus de leurs vêtements blancs, les cierges étaient allumés, l'encens brûlait sur

l'autel, et le chant grave et lent des psalmodies chrétiennes retentissait sous les voûtes sonores de l'édifice. Les assistants placés autour du chœur, dans la nef et des deux côtés du transept, priaient pieusement agenouillés, les mains jointes, le Dieu dont on rappelait en ce moment le sublime sacrifice.

L'église était pleine de soldats et de peuple. Tous, silencieux et recueillis, se confondaient dans une seule et même pensée pieuse.

Ce spectacle grandiose toucha profondément le druide qui, insensiblement, se laissait circonvenir par les idées plus calmes et plus nobles que ce tableau lui révélait. Un autre monde, une sphère nouvelle s'ouvrait devant son imagination étonnée, et un sentiment jusqu'alors inconnu entraît profondément dans son âme. Il se sentit ému par la majesté simple de cette cérémonie ; le doute l'abandonna un instant ; le sourire d'ironie qui avait d'abord effleuré ses lèvres s'enfuit tout à coup, et quand on leva l'hostie consacrée, et qu'alors il vit tous les fidèles se courber par un mouvement unanime et

incliner leur front vers la terre ; quand, au milieu de cette foule, il s'aperçut que lui seul était debout, levant sa tête blanche et sa haute taille, comme s'il eût voulu défier orgueilleusement la sainteté du lieu, il eut presque honte de lui-même... et s'inclina !...

Pialla s'était aperçue de ce mouvement, et quand elle se releva, elle saisit les mains tremblantes du vieillard :

– Mon père ! s'écria-t-elle avec une joie sainte, mon père, qu'avez-vous fait ?

– Ma fille, répondit le vieillard, ton dieu est grand, l'homme est faible et petit ; et puis... à quelque dieu qu'elle s'adresse, la prière console et fortifie !...

Pialla serra les mains du druide, et oubliant un moment le lieu où elle se trouvait, elle se reporta par la pensée au temps heureux qu'elle avait passé à Kerlô, pendant que Hlodowig y avait vécu, et son âme tout entière se retrempa dans ses souvenirs.

Tout à coup un grand mouvement se fit dans

l'église, et la foule entière s'ébranla, se précipitant à l'envi vers les issues.

Pialla se sentit entraînée malgré elle ; elle suivit le torrent qui l'emportait, et arriva à la porte extérieure au moment où le cortège des guerriers commençait à défiler.

Pialla n'avait jamais quitté la cour du comte Érech ; c'était la première fois que le spectacle des splendeurs d'une cour barbare se déployait sous ses yeux ; elle appuya familièrement son bras sur celui du druide, et, curieuse, elle regarda.

Sans savoir pourquoi, elle se sentit troublée. Son cœur battait à se rompre, une sourde inquiétude donnait à son regard un reflet sombre et fixe, et parfois elle sentait de singuliers frissons courir le long de ses membres.

Cependant les guerriers passaient un à un devant elle, salués à l'intérieur par les cris enthousiastes du peuple, au dehors par les fanfares sonores des musiciens. À ce moment même, un frémissement courut parmi la foule qui s'agita ; les cris s'élevèrent plus violents, et les fanfares éclatèrent plus joyeuses.

Un guerrier s'avavançait donnant la main à une jeune fille, pâle et blonde, dont le regard s'abaissait timide et recueilli, sous les regards ardents de la foule.

À cette vue, Pialla pâlit affreusement ; elle ferma les yeux, croisa ses deux bras sur son cœur par un geste plein d'un violent désespoir, et s'affaissa évanouie sur la poitrine du vieux druide.

Dans ce guerrier qui passait le front joyeux, le visage éclatant, elle avait reconnu Hlodowig le Franc !...

Un prêtre venait de l'unir pour jamais à la chaste fiancée qu'il aimait de toutes les puissances de son âme. Pialla perdait sa dernière illusion, son dernier et suprême espoir... Il ne lui restait plus rien au monde – que Dieu !

Table

Éric le mendiant	4
Un clan breton	151

Cet ouvrage est le 417^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.